

## HISTOIRE D'ESPAGNE.

VIRIATHE.

Le dernier cri de Sagonte avait retenti cette fois jusqu'à Rome pour y porter enfin le remords. Accourant sur ses décombres fumants, triste et noble témoignage de la fidélité d'un peuple qu'elle avait lâchement abandonné, elle jura par la voix de ses ambassadeurs, que Sagonte serait bientôt vengée; mais au lieu des sympathies et de l'alliance qu'elle voulait d'abord établir avec tous les peuples voisins, elle ne rencontra qu'une horreur et un mépris plus grands encore peut-être pour elle que pour les Carthaginois.

— « Que venez-vous parler d'amitié et d'alliance ! répondit à ses envoyés, un illustre vieillard du pays des Volsciens. Nous vous préférons Annibal lui-même : allez, chercher des alliés dans les pays où le sort de la malheureuse Sagonte est encore ignoré. »

Repoussée ainsi de toutes les parties de la péninsule où ils se présentaient, les Romains passèrent dans les Gaules, attendant là une occasion favorable pour donner suite à leur projet.

Les troupes carthaginoises licenciées par Annibal après la chute de Sagonte étaient toutes alors rentrées dans leurs foyers pour prendre congé de leurs familles avant la grande expédition d'Italie, dont Annibal leur avait déjà fait part, et sur la simple promesse qu'elles reviendraient au printemps se grouper autour de lui. Fidèles à leur contrat d'honneur, et à cet engagement volontaire qui faisait alors la force des armées, elles étaient en effet réunies sous les ordres de leur général au moment désigné, et le suivaient bientôt sur les sentiers abruptes des montagnes qui séparent l'Espagne des Gaules, et les Gaules de l'Italie. Pendant les mémorables

campagnes de cette seconde guerre punique où la gloire d'Annibal atteignit son plus haut faite, Rome, suivant la politique de son ennemie, portait de son côté la guerre au cœur même de l'Espagne, où elle envoyait les deux Scipion, Cnéius et Publius. Maîtres d'une importante citadelle, ils renvoyèrent libres les nombreux otages que Carthage y gardait, et effacèrent assez par cet acte généreux, le souvenir de Sagonte aux yeux des Espagnols, pour que bientôt ils comptassent de nombreux alliés parmi eux !... Rome tenait encore à cette époque le talisman par lequel elle eût pu diriger à son gré le peuple espagnol que la puissance matérielle pouvait vaincre, mais que la force morale seule avait le droit de dominer. Sous ses sauvages allures, ce peuple nourrissait tous les nobles instincts : fier, intrépide et loyal, il était dévoré déjà d'un secret besoin de civilisation, et se fût incliné devant les vertus de Rome, comme il se dressa plus tard contre ses vices et son oppression.

La lutte continuait entre Rome et Carthage : celle-ci avait déjà couché dans la poussière les deux chefs ennemis Cnéius et Publius, et peut-être eût-elle triomphé en Espagne comme elle triomphait en Italie, si un jeune héros, Cornélius Scipion, le fils de Publius, ne se fût offert au sénat pour aller venger son père, et n'eût entraîné à sa suite la jeunesse romaine que le découragement avait déjà saisie.

Il sembla que la victoire eût attendu l'arrivée du jeune général en Espagne pour se décider en faveur des Romains : chacun de leurs pas fut marqué d'un succès ; Carthage elle-même, ébranlée sur son trône de collines, subit au fond de



son golfe la dure loi du vainqueur. En même temps qu'il se montrait implacable pour les Carthaginois, Scipion traitait les Espagnols avec une grandeur magnanime et renvoyait dans leurs familles tous ceux qu'il rencontrait dans la ville vaincue. Parmi eux se trouvait une femme si belle que les soldats romains, frappés d'admiration, la conduisirent à leur chef.

— « Je suis la fiancée d'un vaillant Celtibère, lui dit cette femme avec une noble fierté. Respecte-moi au nom de ta mère et rends-moi à la liberté. »

Scipion fit aussitôt chercher le fiancé de cette esclave, Allucius, qui tenait le premier rang dans l'armée celtibère.

— « Je te rends ton épouse, lui dit-il, pensant que ce présent est digne de toi et de moi. Elle a été parmi nous comme dans la maison de son père. Si je suis homme de bien à tes yeux et à ceux de ton peuple, donne-moi ton alliance et ton amitié. »

Scipion ne pouvait recourir à un plus puissant levier que cette action généreuse, pour ébranler en Espagne la domination de Carthage; un profond enthousiasme s'empara de toutes les peuplades ibériques, au récit de la sagesse et de la modération du Romain; et comme l'enthousiasme enfante toujours le dévouement chez le peuple, Scipion vit bientôt se presser sous ses ordres des milices nombreuses de Celtibères et d'Orétans. Pendant que Rome grossissait ainsi son armée des troupes indigènes, Asdrubal pour soutenir les siennes faisait chaque jour de nouvelles recrues parmi les peuples de la Bétique; et, tristes jouets de haines sanglantes, on vit les Espagnols, dans cette guerre fratricide, se porter la mort de l'un à l'autre camp, pour éviter l'esclavage dans lequel ils se plongeaient.

Le sort de la péninsule toutefois dépendait de celui de Carthage. Tant que celle-ci dressait encore sa tête altière, l'Espagne ne pouvait lui échapper; mais comme il allait rejoindre son frère, Asdrubal fut vaincu sur les bords du fleuve Métaure, et sa tête,

coupée par l'ordre du consul romain, fut jetée dans le camp d'Annibal et vint rouler à ses pieds. Cette horrible apparition révéla tout l'avenir à Annibal; non-seulement il comprit que c'en était fait pour lui de l'Italie et de l'Espagne, mais encore, frappé d'un pressentiment sinistre, il pleura sur Carthage elle-même qui devait bientôt succomber à son tour. Afin de lui susciter un nouvel ennemi, Scipion se rendit en Afrique, où il eut le double avantage de s'assurer l'alliance du vieux roi Massinissa, et d'exciter sa jalousie et sa haine contre les Carthaginois. La Bétique profita de son absence pour tenter un effort en faveur de sa liberté. Deux villes puissantes, Illiturgis et Astapa, levant l'étendard de la révolte, allaient entraîner dans leur ligue toutes les populations voisines, quand Scipion reparut soudain à leurs portes à la tête de ses armées. Il voulut qu'un exemple terrible éteignît à jamais cet esprit de révolte : Illiturgis fut renversée jusqu'à sa dernière pierre et ses habitants massacrés, mais Scipion put bientôt apprendre que le courage et l'amour de l'indépendance fermentaient en Espagne dans le sang des vaincus. Astapa assiégée, préféra, comme une nouvelle Sagonte, la mort à toute composition et s'ensevelit avec ses richesses, ses fils et ses femmes sous les flammes d'un incendie qu'elle avait elle-même allumé. A peine avait-elle fait entendre son dernier soupir que deux vaillants Celtibères, Mandonius et Indibilis, réunissant leurs forces juraient de chasser l'étranger. Huit mille soldats romains abandonnant leurs aigles venaient leur prêter un puissant secours : Scipion se mourait, et la puissance de Rome en Espagne allait expirer avec lui... quand Dieu le rappela des bords de la tombe, parce qu'il n'avait pas encore achevé sa mission!... La poursuivant alors avec une ardeur nouvelle, il attaqua partout les armées et les colonies des Carthaginois; et les repoussant d'étape en étape jusqu'à Cadix, dont il s'empara



sans résistance, il les contraignit bientôt de regagner les plaines de l'Océan et d'adresser un dernier adieu à cette terre d'Espagne dont ils avaient été si fiers !...

Rome, enthousiasmée de cette immense conquête, rappela Scipion à grands cris pour lui décerner les honneurs du triomphe. Il voulut, avant d'aller les recevoir, prendre congé de ses compagnons d'armes, et réunit près de Séville les soldats et les vétérans ; il les remercia de leur dévouement à la république, dont ils allaient partager avec lui la gloire ; puis, leur assignant pour quartier général la ville riante et gracieuse où il les a rassemblés, il lui donna le nom d'*Italica* pour que ce nom leur rappelât à tout instant la patrie qu'il devait avoir seul le bonheur de revoir ! A peine la couronne de lauriers avait-elle été déposée sur sa tête que, pour forcer Annibal à quitter l'Italie, il portait la guerre jusque devant Carthage, et gagnait bientôt dans les plaines de Zama les honneurs d'un second triomphe, par la victoire qu'il remportait sur l'illustre et malheureux Annibal.

Rome marchait ainsi à grands pas vers sa destinée. Il entrait dans les desseins de la Providence qu'elle soumit sous un seul et même sceptre, et par conséquent sous une civilisation unique, tous les peuples connus, séparés alors par les haines nationales, les coutumes et le langage, afin qu'ils ne formassent plus qu'une grande famille, quand la parole divine viendrait les régénérer.

Il fallait aussi que tous ces peuples sortissent de ce faisceau compacte pour recouvrer leur nationalité et leur indépendance après avoir été ralliés entre eux par les liens de la fraternité.

A cette époque où elle débutait dans les succès et la gloire, Rome avait encore toute la grandeur de caractère et l'intégrité de mœurs qui lui assuraient la puissance morale, comme ses armes lui assuraient la puissance matérielle. Décidée à régir l'univers, elle y tendait par l'influence politique bien plus que par une domination

active. Les peuples conquis par elle conservaient dans toute leur liberté leurs lois, leur religion, leurs coutumes, leur commerce et leurs richesses ; et les Espagnols comparant les Romains, ces maîtres pacifiques, aux exacteurs de Carthage, attendaient avec patience l'heure de la liberté.

Rome était invincible si elle eût persévéré dans ses généreux principes ; mais elle sacrifia bientôt les traditions de ses héros au prestige de la fortune, et dès lors tout fut dit de sa grandeur et de sa dignité !... Dès que la richesse eut exercé sur eux sa corruptrice influence, ces mêmes Romains qui bravaient fièrement le danger et la mort ne se sentirent plus la force de soulever leurs armes : la vertu les avait élevés jusqu'aux plus hautes sommités de la gloire, l'argent les courba vers la terre ; et quand les crimes de leurs chefs crièrent si haut vengeance qu'ils parvinrent jusqu'au sénat, là encore, l'innocence se vendit au poids de l'or. Parmi tous les préteurs et les consuls auxquels Rome confia la mission de gouverner l'Espagne, un seul, Scipion Nasica, conserva, fidèle à son nom, un caractère franc et loyal ; les autres, affamés d'or et d'argent, ne poursuivirent qu'un but, celui de s'enrichir aux dépens des malheureux péninsulaires qu'ils condamnèrent, comme de vils esclaves, à extraire de leurs mines les trésors qu'ils s'approprièrent.

Il y avait loin de cette épouvantable oppression à l'alliance que l'Espagne avait contractée avec Rome pour assurer ses privilèges et sa liberté. Aussi, après avoir cédé un instant sous l'empire de la force, elle se réveilla menaçante pour reconquérir ses droits. Alors, comme si Rome eût déjà oublié de combattre, elle ne trouva, pour dompter ce peuple, que la ruse et la trahison. Galba, préteur dans la Péninsule, offrit la paix aux trente mille Lusitans qui venaient de se soulever pour leur indépendance, et leur faisant des offres magnifiques, il les attira dans son camp et leur fit



rendre les armes ; elles étaient inutiles, leur dit-il, pour cultiver les champs fertiles où il voulait les établir. A peine se trouverent-ils sans défense qu'il en fit égorger dix mille et vendit le reste comme esclaves aux Gaulois : quelques hommes seulement échappèrent à cet horrible carnage et à ce marché odieux. Parmi eux se trouvait un jeune pâtre du nom de Viriathe. Du sommet des rocs où s'était écoulée sa vie, il avait aspiré, avec l'air âpre des montagnes, les plus pures notions de la liberté : nature forte, aimante et généreuse, il s'était épris de passion, comme toutes les grandes âmes, pour l'indépendance nationale, et il appelait l'heure où il lui serait donné de combattre pour la rendre à son pays. Cette heure, Galba venait de la sonner. Aussi, revenu des sanglantes boucheries du préteur, Viriathe accourut-il vers ses montagnes ; mais, au lieu d'un pauvre pâtre, il leur apportait cette fois un héros.

Parcourant les bourgs et les villages de la Lusitanie, il raconta partout, avec les chaleureux accents de l'indignation et de la souffrance, le détail des massacres de Galba.

« N'entendez-vous pas l'ombre de vos frères qui demande vengeance, cria-t-il aux Lusitans, et laisserez-vous leurs corps exposés aux vautours et aux aigles sans jeter sur eux le manteau de terre et l'hommage du souvenir !... Ils sont morts du moins avant d'être esclaves... Vous, Lusitans, pouvez-vous supporter encore la lumière du soleil si elle n'éclaire plus que votre opprobre ! Mais non ! La Lusitanie sera libre tant qu'il lui restera un fils !... »

Ralliés par un cri du cœur, tous les Lusitans se pressèrent sous les ordres de Viriathe et marchèrent avec lui contre l'ennemi.

Rome n'eut d'abord qu'un sourire de pitié pour ces soldats d'occasion, dont le général lui-même ignorait les premières notions de la guerre : elle avait oublié que le génie et le dévouement initient à toutes

les ressources de l'art, Viriathe le lui rappela bientôt ! Mais au lieu d'entreprendre contre elle des batailles rangées où peut-être il eût cédé au nombre, il se borna à cette guerre d'escarmouches où les Espagnols, sur leur sol natal, ont été de tout temps invincibles. Attirant l'ennemi dans d'étroits défilés, il les entourait à l'improviste, les écrasait sous des déluges de dards, de flèches et de pierres, ou, s'il était poursuivi par une armée nombreuse, il disparaissait devant elle avec ses guérillas sur le sommet des montagnes, comme le chamois qui échappe au chasseur !...

Pendant huit ans cette poignée de montagnards tint ainsi en échec toutes les forces de Rome et lui coûta tant de sang, que, prête à faiblir, elle fut réduite à s'incliner devant le pâtre qu'elle avait traité de bandit. Viriathe, aussi magnanime qu'il était courageux, accorda la paix aux conditions les plus douces, et se reposa un instant à l'ombre de sa gloire et du bonheur de son pays. Ce fut dans le loisir de cette paix momentanée qu'il songea à satisfaire enfin le désir de son cœur. Après de la montagne où s'était écoulée sa jeunesse, l'attendait une jeune fille qu'il aimait, et dont le père était riche et puissant. Pour faire honneur à l'illustre alliance qui attendait sa fille, le vieux Lusitan, empruntant le luxe de Rome, fit décorer magnifiquement une salle où, sur des draperies de pourpre, ondulaient des guirlandes de fleurs : de nombreux convives y étaient réunis ; les mets les plus rares s'épalaient sur les tables, tandis que le vin s'épandait à pleins flots dans les coupes d'argent et que la gaieté se faisait jour au milieu de bruyantes explosions ! Viriathe arrive au milieu de ces joyeuses scènes, tenant en main sa lance, qui ne le quittait jamais ; pendant que tous applaudissent à sa venue, il promène un regard étonné sur ces appareils splendides, et refuse de prendre place sur les coussins moelleux que l'on avait préparés comme à Rome ; il dédaigne de même



les mets exquis qu'on lui présente, et se tenant debout, ainsi que le faisaient les montagnards pendant leurs repas, il se contente de la nourriture frugale qu'il prenait chaque jour ; puis, la cérémonie du mariage terminée, il enlève dans ses bras son épouse, et la plaçant à côté de lui sur le même cheval, il l'entraîne au galop vers la montagne, où il voulait, dès le premier jour, l'habituer à la vie courageuse et dure des guerriers !

Élevé par la noblesse de son caractère au-dessus des fascinations de l'orgueil, Viriathe conserva dans tout le cours de sa carrière cette admirable simplicité : il sut manier la fortune sans être ébloui de son éclat : les richesses qu'il enlevait aux Romains furent toujours répandues sur son pays sans qu'il s'en réservât rien : ambitieux de la seule véritable grandeur, il ne chercha que dans son dévouement et son courage le respect de ses concitoyens.

Affable et bienveillant autant qu'il était ferme dans le maintien de la discipline, il se gagna tous leurs cœurs : pressés de lui témoigner leur admiration et leur reconnaissance, les Lusitans lui offrirent le titre de roi.

« Pourquoi voulez-vous placer un vain nom entre nous ? leur répondit Viriathe. Ai-je besoin d'une autre gloire que celle de travailler avec vous à l'affranchissement de la patrie, d'une autre récompense que celle d'y réussir?... Vous rallieriez-vous plus vite autour d'une couronne que vous ne le feriez autour de ma lance?... Quand on donne tout à l'honneur, que reste-t-il pour l'orgueil?... Ne m'y faites pas sacrifier, Lusitans : il sèmerait bientôt parmi nous la jalousie, la haine et la discorde, tandis que notre force repose tout entière dans notre union et notre égalité.

L'écho des généreux sentiments résonne toujours au cœur des peuples ; les Lusitans applaudirent au noble désintéressement de leur chef, tout en se trouvant à eux-mêmes plus d'abnégation et de dévouement !...

Si toutes les provinces eussent entendu Viriathe, si, frémissant à sa voix comme la Lusitanie, elles se fussent dressées d'un seul bond pour soutenir ensemble leur cause commune, l'Espagne était sauvée ; mais l'amour national, si fortement enraciné dans l'âme des Espagnols, ne sut pas s'étendre chez eux au delà des montagnes qui enserraient leur horizon. Rétréci et divisé par d'étroites limites, il couvrit le sol de martyrs dont le dévouement fut inutile, tandis que, vivifié par une large et puissante impulsion, il eût dompté tour à tour les peuples étrangers qui devaient triompher de tant de forces isolées.

Cependant Rome, ainsi que l'avait fait Carthage, oubliait ses serments dès qu'ils s'opposaient à ses intérêts : le traité qu'elle avait conclu avec Viriathe fut brisé sans motifs dès qu'elle se sentit assez forte pour recommencer les combats. Mais la guerre, c'était la victoire pour Viriathe : il fut aussi grand et aussi heureux dans cette nouvelle lutte qu'il l'avait été dans celles qui avaient précédé.

Tous les généraux romains envoyés contre lui n'avaient eu à rapporter au sénat que le récit de leurs défaites. Cépion, préteur à son tour, désespérant de vaincre jamais un ennemi dont le nom seul épouvantait tous les soldats de Rome, résolut de s'en défaire, et ne trouva, pour y parvenir, que le moyen qu'avait employé Galba. Il fit jouer à ce dessein tous les auxiliaires du crime, l'argent et les promesses, et parvint à gagner les trois ambassadeurs que Viriathe avait députés vers lui.

La nuit était tombée quand ils rentrèrent au camp des Lusitans ; mais la tente de leur chef était ouverte à toute heure à ses compagnons d'armes ; ils le trouvèrent endormi ! La figure noble et sereine de Viriathe, son front où la pensée veillait encore, son attitude imposante jusque dans son sommeil arrêtaient un instant le bras des assassins ; mais chez l'être vendu il ne



reste plus même la force du remords! Viriathe se sentit frappé au cœur. Rassemblant, dans un effort suprême, tout ce qui lui restait de vie, il s'écria avant d'exhaler son dernier soupir : Espagne et Liberté!... La liberté... elle venait de descendre au tombeau avec son plus illustre défenseur!... Viriathe était son génie... En lui s'était incarnée la dernière pensée d'unité dont l'ombre désormais devait seule apparaître. Sous l'empire de cette magnifique pensée, toutes les faiblesses humaines s'étaient effacées dans Viriathe : les mesquines passions ne luttent jamais longtemps contre un colosse moral : l'amour de la patrie et de l'humanité étouffe toujours, lorsqu'il est vrai, les intérêts personnels, et fait germer ces vertus sublimes qui se sont atta-

chées à jamais avec l'affection des peuples au nom du héros de la Lusitanie.

Viriathe est la grande figure de l'Espagne, la seule qui se détache sans ombre du tableau des temps antiques : il semble que pendant tant de siècles la nature ne fut si avare de grands hommes que pour concentrer dans un même type les vertus et les talents qu'elle leur a départis!

L'Espagne s'affaissa dans une profonde douleur en apprenant la mort de son chef. Le même coup qui venait de le frapper sapait aussi tous les ressorts de son courage, et comme si d'épaisses ténèbres eussent enveloppé son sens moral, elle tomba d'elle-même sous le joug des Romains!

LOUISE BADER.

## GUIDO RENI.

### I

Dans une de ces maisons à arcades qui avoisinent, à Bologne, la *Piazza Maggiore*, et d'où le regard charmé peut embrasser le palais de la Seigneurie, le *Palazzo pubblico*, demeure du légat et du gonfalonier, le *Palazzo del Podestà*, et enfin l'énorme tour *Torazzo*, portée par quatre piliers massifs, et sous laquelle se croisent deux grandes rues, un vieillard et un jeune homme étaient assis l'un en face de l'autre.

Le vieillard était couché à demi dans un vaste fauteuil garni de cuir; à sa gravité habituelle se joignait le recueillement, et même une sorte d'extase. Il écoutait en silence son fils qui jouait du violon.

Le jeune homme portait sur son visage régulier l'expression d'une âme pure et élevée. Ses beaux yeux noirs interrogeaient ceux du vieillard, et parfois un sourire cordial était échangé entre le musicien et son auditeur.

— Merci, mon Guido, merci, dit le vieillard d'une voix douce et mélancolique. Je te sais gré de la peine que tu as prise et du temps que tu m'as consacré. C'est pour

moi, pour me complaire, que tu as appris la musique..... J'ai besoin de cette distraction dans le cruel isolement où m'a plongé le veuvage..... Hélas! Guido, nous ne sommes plus que nous deux. Tous tes parents ont, comme ta pauvre mère, disparu de ce monde; je descends la pente de la vieillesse, mes jours décroissent..... Et cependant ma tâche n'est pas encore accomplie, car tu n'as que vingt ans. Si tu ne m'avais plus auprès de toi, que ferais-tu, mon cher fils?

— Oh! s'écria Guido, les yeux mouillés de larmes, ne me présentez pas cette affreuse perspective.

— Au contraire, dit Daniele Reni; il y a de la sagesse à prévoir une séparation, à s'y préparer. Réponds donc à ma question : Que ferais-tu?

— Eh bien! je serais peintre, et Dieu bénirait peut-être mes travaux.

— Peintre! répéta Daniele en hochant la tête. Dangereuse fantaisie! L'art... un pays de chimères, de rêves déçus, de luttas, de misère!... Oublies-tu ce qu'ont souffert tes glorieux devanciers, le chétif salaire alloué aux œuvres sublimes des Véronèse, des Cor-

rége; les haines d'école à école; l'injustice du public, l'ingratitude et les dédains des grands! Ne sais-tu pas combien est rude le chemin de la fortune, ce chemin qu'on pourrait comparer au sentier décrit par notre Dante, à cette voie *selvaggia, e aspra e forte!*... Non, non, mon fils, ce n'est point de ce côté qu'il faut tendre, si tu aspires à être heureux. Imite plutôt les gentilshommes de Florence et ceux de Venise, et livre-toi paisiblement au négoce.

— Mon bon père, répondit le jeune homme avec une fermeté qui ne lui était pas habituelle et qui surprit le vieillard, je ne désire point, comme la foule, être heureux, mais être illustre.

— Ah! pauvre Guido!...

Et en jetant cette exclamation, Daniele se leva. Il fit le tour de la chambre, les bras croisés, le front soucieux. Puis s'approchant de son fils qui déjà regrettait intérieurement d'avoir montré tant de résolution.

— Écoute, mon enfant. Loin de moi l'idée de t'affliger, de combattre tes goûts, de contrarier ta vocation si réellement tu en as une. Le génie est donné par Dieu, je ne voudrais pas étouffer arbitrairement un don qu'il t'aurait accordé. Malheureusement j'ai lieu de craindre que tu ne t'abuses sur ton aptitude à la peinture.

— Comment, mon père?...

— Ce n'est pas moi qui parle ainsi. Me préserve le ciel de trancher une question de cette nature : mais je dois en croire ton maître Denis Calvaert.... Il s'exprime sévèrement sur ton compte. Ta manière lui déplait.... Sans mes prières instantes, il t'aurait déjà renvoyé de son atelier.

— Ah! s'écria Guido avec amertume, je le reconnais là ce Flamand violent et dur. Croyez-vous, mon bon père, qu'il soit possible à l'inspiration de se développer sous le regard farouche d'un maître qui pousse la brusquerie jusqu'à frapper ses élèves?

— Il t'a frappé!

— Je ne suis pas plus privilégié que les autres, dit le jeune Reni en souriant tristement.

— Oh! je ne veux pas que cela se renouvelle, et je vais....

— C'est inutile. Vous ne corrigerez pas la nature emportée de maître Calvaert.

— Il ne doit pas te faire subir des traitements indignes de toi. Sois tranquille, je lui parlerai. Je vais à mes affaires. Demain, nous verrons à arranger les choses.

Le vieillard prit son manteau, son feutre et sa grande canne, et partit après avoir baisé au front son fils bien-aimé.

A peine Guido se vit-il seul, qu'il serra son violon, ouvrit un petit cabinet adjacent, en retira un chevalet, une toile, une boîte à couleurs, et disposa le tout en choisissant le jour le plus favorable. Il y avait une véritable joie en lui tandis qu'il faisait ces préparatifs.

Sur la toile rayonnait une tête de madone; contre l'ordinaire, la robe ou tunique, au lieu d'être d'un ton de bleu foncé, avait des reflets roses et lilas qui chatoyaient agréablement : c'était la Vierge heureuse, la Vierge triomphante devant les miracles de son Fils; l'expression des traits empruntait à la béatitude éternelle son plus ineffable sourire; la teinte était douce et transparente. En un mot, c'était la peinture que l'on rêve, qu'on entreprend résolument, sans songer aux exemples des maîtres et aux traditions de l'école, lorsqu'on n'a encore que vingt ans, c'est-à-dire lorsqu'on ne connaît de l'art que sa poésie et qu'on s'en dissimule les obstacles.

Pour tout juge impartial, cette toile n'eût pas été un simple caprice de jeune homme, mais une révélation d'avenir.

Guido jouissait, le pinceau à la main, d'une liberté qu'il n'avait jamais pu goûter dans l'atelier du peintre flamand. Un autre motif, plus louable encore qu'un sentiment personnel, dirigeait et soutenait son activité : car, au bout du travail secret, il y avait pour lui une surprise à faire à son excellent père, et déjà Guido entrevoyait le moment où cette peinture serait suspendue dans la chambre du vieillard, au-dessus de son prie-Dieu.

Il y avait bien deux heures qu'il s'abandonnait à ce labeur plein de charmes, quand un pas pressé se fit entendre : Fabio, le valet que Guido avait admis dans sa confiance, entra vivement et dit :

— Mon jeune maître, hâtez-vous d'enlever tout votre attirail; votre père et maître Calvaert sont sur ses traces.



Guido resta terrifié par cette nouvelle; il était encore devant sa toile, la palette d'une main, le pinceau de l'autre, quand Daniele et Denis Calvaert parurent sur le seuil de la porte.

— Que vous disais-je, messer! s'écria maître Denis; votre fils est une nature indocile, inepte, absurde, volontaire. Il méprise les règles du beau, il dédaigne mes conseils, il se soustrait tant qu'il peut à mon autorité. Faute de pouvoir, dans mon atelier, perdre son temps à des inepties, il reste chez vous pour s'amuser à gaspiller ses journées et ses couleurs. Ne voilà-t-il pas un chef-d'œuvre!... Du blanc, du blanc partout! pas d'ombres, pas de vigueur!... mais une tendance déplorable à s'écarter des principes posés par le Cesi.... La jeunesse en est donc arrivée là!... Si je m'en croyais, je broierais cette toile sous les talons de ma chaussure!

— N'y touchez pas!... dit Guido avec énergie. Cette peinture est destinée à mon père.

— J'en félicite messer Daniele, reprit Calvaert avec un rire moqueur. Quant à moi, trouvez bon que je n'aie plus rien de commun avec vous.

— Eh quoi, maître... murmura Daniele Reni, d'un ton suppliant.

— Que votre fils suive le torrent, qu'il se conforme à la mode, et aille demander des leçons à ces barbouilleurs qu'on appelle les Carrache. Je ne me mêle plus de lui; serviteur.

Et il sortit bruyamment, non sans exhiler le reste de sa bile dans l'escalier et dans la rue.

Cependant Daniele était consterné.

— Tu vois, dit-il enfin, tu vois, mon fils, si j'avais tort. Maître Denis est furieux; il ne te trouve pas de dispositions.

Guido secoua la tête et répondit en souriant :

— Mon bon père, que pensez-vous de ma Madone?

— Oh! elle me semble divine. Mais je ne suis qu'un pauvre ignorant.

— Eh bien! si vous n'osez prononcer, ne subissez pas non plus l'influence d'un homme prévenu. Denis Calvaert a parlé des

Carrache : rendons-nous chez eux, ce sont mes juges naturels.

— Quoi! oserais-tu?...

— Seuls ils peuvent décider de mon sort. J'en appelle à leur sentence.

— C'est peut-être le ciel qui t'éclaire, mon fils. Prends ta toile et partons.

## II

A quelques pas du palais Favi, était une maison de modeste apparence au seuil de laquelle se lisaient ces mots : *Accademia degl' Incamminati* (1). — C'est là que dans plusieurs salles se voyaient en quantité des plâtres, des dessins, des estampes, des toiles ébauchées, des modèles d'anatomie, de perspective; c'est là qu'une jeunesse ardente, enthousiaste, se réunissait chaque jour pour s'abreuver aux sources de l'art.

Que d'espérances étaient réunies en ce lieu! quelle admirable moisson pour l'avenir! Là, se pressaient de jeunes intelligences que plus tard la gloire devait inscrire dans ses annales : Albani, que nous nommerons *l'Albane*, Baldassare Aloisi, Innocenzio Tacconi, Anton-Maria Panico, et surtout ce Zampieri, pour nous *le Dominiquin*, esprit grave, sérieux, ami de la solitude, le futur auteur de *la Communion de saint Jérôme*.

Les nombreux élèves étaient rassemblés dans l'Académie et groupés autour d'Augustin Carrache, qui, avec sa parole facile et brillante, leur faisait une démonstration, lorsqu'on annonça la visite de Messer Daniele Reni, bourgeois de Bologne, et de son fils.

Et bientôt on vit paraître les visiteurs.

— Illustres Carrache, dit Daniele, permettez-moi de vous présenter mon fils Guido qui aspire à suivre vos leçons.

Guido, sur un signe d'Augustin, s'avança en rougissant.

— Mon ami, lui dit le maître, vous avez commencé à apprendre la peinture?

Le jeune homme s'inclina et répondit :

— J'appartenais à l'atelier de maître Denis Calvaert.

(1) Académie des Acheminés.



— Et vous le quittez? demanda Augustin.

— Il m'a renvoyé.

— Ah! vous êtes franc. Mais pourquoi vous chasse-t-il?

— Pour deux raisons : la première parce que j'admire les Carrache; la seconde, parce que j'ai peint cette toile à ma manière.

— Voyons cette œuvre.

Tous les yeux étaient fixés sur la toile de Guido. Daniele ne respirait plus. Les élèves se consultaient du geste. Annibal parlait bas au vieux Louis.

Enfin, sur un signe d'Augustin, il y eut une triple salve d'applaudissements.

Augustin fit un pas vers Guido et lui tendit les bras. Le jeune homme s'y précipita.

— Ami, dit le maître, de ce moment tu appartiens à l'*Accademia degl' Incamminati*. Cette œuvre révèle ton avenir. Tu seras non-seulement peintre, mais encore tu seras un grand peintre.

— O Seigneur! se pourrait-il...

— Je mourrai consolé, s'écria Daniele.

— Cependant, reprit Augustin, je te dois autant de franchise que tu nous en as montré. Le grand siècle de l'art est passé, les hommes supérieurs qui firent cortège à Michel-Ange et à Raphaël n'existent plus; aujourd'hui les artistes les plus illustres sont, de la part de leurs confrères, l'objet d'incroyables outrages et d'irritantes persécutions. Tu verras se dresser devant toi, des inimitiés dont tu ne pourras te rendre compte; parmi ceux mêmes qui sont ici, tu trouveras des adversaires injustes et violents. Eh bien, Guido, malgré cette sinistre prophétie, te sens-tu le courage de poursuivre la carrière de l'art?

— Oui, maître, répondit le jeune homme avec fermeté; oui, je m'en sens le courage, et d'avance j'accepte toutes les épreuves qu'il plaira à Dieu de m'envoyer.

— Tout est dit, alors : tu es à nous... Songe à soutenir l'honneur de l'École bolognaise. Puis, s'adressant à Daniele, tenez, reprit-il, messer Reni, nous devons aujourd'hui même décerner un prix sur un sujet qui a été proposé. Pour vous, en votre honneur, je veux avancer l'heure solennelle. Mes enfants, dit-il aux élèves, lequel

de vous, à votre avis, est le vainqueur?

Tous, d'une voix unanime, s'écrièrent :

— C'est Zampieri!

Zampieri, qui devait devenir le Dominiquin.

Le jeune homme vint gravement recevoir une couronne de lauriers, au bruit des acclamations de l'atelier.

Puis Augustin Carrache prit son luth, dont il jouait admirablement, et chanta, en accompagnant, ces vers que l'histoire nous a conservés (1) :

« Celui qui veut et désire devenir un bon peintre,  
Doit avoir en main le dessin de l'École Romaine,  
Le mouvement et l'ombre des Vénitiens,  
La belle couleur des Lombards.  
Qu'il suive la manière terrible de Michel-Ange,  
Le vrai naturel de Titien,  
Le style noble et pur de Corrège  
Et la régularité de Raphaël,  
La décence et la solidité de Tibaldi,  
L'invention savante de Primatice, [Pannigiano.  
Et qu'il tâche d'acquiescer un peu de la grâce du  
Mais, sans tant d'études et d'efforts, [dèles  
Que l'on s'applique seulement à imiter les mo-  
Que nous a laissés notre Niccolino. »

Cette première journée chez les Carrache passa comme un rêve pour Guido. Elle lui avait révélé tout un avenir. Sans s'effrayer des prédictions d'Augustin, il ne voyait que le but. Autour de lui, son regard avait reconnu des rivaux; mais son esprit, doux et bienveillant, ne voulait pas voir des ennemis.

Plusieurs années s'écoulèrent dans un travail persévérant. Son talent avait grandi, s'était fortifié; de plus en plus Guido avait acquis cette grâce moelleuse, ce coloris fin qui étaient une découverte pour l'École bolognaise. Il n'avait plus rien à apprendre de ses maîtres, et souvent Augustin lui avait dit :

— Maintenant il te faut un théâtre digne de toi. Rome t'appelle.

Mais Guido tournait ses regards sur son père, qui, chargé d'infirmités, ne demandait plus à la vie que ses dernières lueurs, et à Bologne qu'un tombeau.

(1) Ils commencent ainsi :

« Chi farsi un buon pittor brama e desia... »



L'heure suprême vint séparer ce père et ce fils si tendrement unis. Dans ses adieux, Daniele murmura :

— Seigneur, je vais retourner vers vous, et mon fils sera libre... Il pourra chercher à Rome la gloire qu'il mérite... Mais quel sera son sort?...

### III

Guido est à Rome depuis longtemps. La réputation de son tableau d'*Orphée et Eurydice* l'y a précédé : Paul V l'accueille comme un maître et se plaît à le voir travailler. A l'exemple du souverain pontife, les cardinaux le comblent de prévenances et d'honneurs.

Le voilà sur ce théâtre qu'il a tant rêvé, où il pourra s'inspirer à son aise des chefs-d'œuvre de l'antiquité et montrer les marbres grecs à un ami qui lui demandait *dans quel endroit du ciel, dans quelle imagination* (1) étaient les modèles de ses figures.

Le voilà dans cette ville, véritable patrie des arts, où il va répandre à profusion tant de prodiges de perfection : — *la Fortune*, au Capitole, — *l'Hélène*, chez les Spada, — *la Madeleine*, au palais Barberini, — *l'Hérodias*, chez les Corsini, et enfin *l'Aurore* du palais Rospigliosi, qu'on admire comme un des chefs-d'œuvre de l'art.

Mais il y avait un homme qui ne se contentait pas de lui disputer la palme du mérite, de recruter partout des panégyristes, des partisans, d'opposer école à école, de faire contraster ses compositions heureuses, noires, étranges enfin, avec les tableaux élégants et clairs de son antagoniste : cet homme qui ne marchait jamais sans avoir une dague à la ceinture, une rapière au côté ; qu'on redoutait pour sa férocité, pour la violence de ses passions et l'âpreté de son langage ; cet homme qui allait se répandant en injures contre Guido, c'était le sombre Caravaggio.

Ah ! la lutte contre l'Albane, contre le Dominiquin, contre Lanfranco lui-même, était un noble tournoi où il ne s'agissait

que de montrer plus de talent ; mais, contre Caravaggio, c'était un duel sans trêve ni merci, où devait s'engager la vie ou l'honneur.

— Ce barbouilleur de Bologne, s'écriait l'artiste spadassin, sera donc venu impunément nous ravir toutes les occasions de nous signaler!... Partout on le retrouve ; il n'est pas de palais ou d'église qu'il ne souille de son pinceau... Mantoue, Naples l'ont appelé... Je croyais en être délivré ; mais non, il a reparu... et même les cardinaux sont allés en carrosse de gala au-devant de lui!... Quelle honte!... Et dire qu'il repousse les défis et les provocations par la patience ! dire que je ne pourrai pas le décider à tirer l'épée!... Que faire pour me venger de lui, pour lui mettre dans les yeux autant de larmes qu'il a eu sur le front d'éclairs de joie et d'orgueil ?

En se parlant ainsi tout haut, le farouche capitaine parcourait à grands pas les rues de Rome. L'exercice, au lieu de diminuer son agitation, semblait l'augmenter ; et deux ou trois fois Caravaggio avait machinalement porté la main à sa dague, son dernier argument.

Un bras se posa doucement sur le sien, une voix murmura tout bas à son oreille : « Suivez-moi. »

Caravaggio se retourna surpris.

— Tiens, dit-il, Francesco Gessi, l'un des élèves de messer Guido !

— Suivez-moi.

Sans hésiter Caravaggio se drapa dans son manteau et marcha dans la même direction que Francesco Gessi.

Quand ils furent arrivés à la *calle* déserte de San-Giovan, Francesco s'arrêta et dit :

— Maître, je vous ai entendu.

— Eh bien, je ne cache pas mes pensées, je ne dissimule pas mes haines.

— De ces haines, il en est une que je partage : celle que vous éprouvez contre Reni.

— Vous !

— Moi. J'ai à me plaindre gravement de lui, de son injustice. Il ne cesse de me préférer ses autres élèves ; je le déteste et j'ai juré de me venger.

— Provoque-le.

— Vous savez vous-même si ce moyen

(1) *In qual parte del ciel, in quale idea.*

(Pétrarque.)



est bon. Il n'y a qu'un côté par lequel Reni soit vulnérable.

— Lequel ? s'écria impétueusement Caravaggio.

Francesco Gessi ne put comprimer un sourire infernal et répondit :

— Avez-vous accès au palais des Rospigliosi ?

— Sans nul doute ; mais je n'y vais plus depuis que mon ennemi y va tous les soirs.

— Savez-vous quel motif l'y conduit ?

— Non, en vérité ; mais que m'importe !

— Un goût qui commence à se développer en lui.

— Quel goût ?

— Celui du jeu.

— Il aime le jeu, dis-tu, *caro mio* ! Alors il est perdu.

— Vous m'avez compris ?

— Parfaitement. Ce soir j'irai au palais Rospigliosi.

Le soir était venu. Dans une salle magnifique revêtue de tapisseries et étincelante de dorures se tenaient plusieurs personnages de la plus haute distinction.

On annonça messer Caravaggio.

Il se fit dans l'assemblée un mouvement de surprise. Guido surtout parut étonné.

— Caravaggio en ce lieu ! dit-il. Comment se présente-t-il là où il sait que je suis ?

Avant qu'on eût pu lui répondre, son rival entra.

Une métamorphose complète s'était opérée en lui : ses traits ne portaient plus leur expression ordinaire d'arrogance et de défi. Au froncement de ses sourcils, à la contraction habituelle de ses lèvres, avait succédé un sourire bienveillant.

Il s'excusa d'être resté si longtemps sans se présenter au palais ; puis se tournant vers Guido, il lui dit d'un accent pénétré :

— Maître, je suis heureux de saisir cette occasion pour réparer des torts que je regrette. J'ai été injuste à votre égard. En voyant le goût du public adopter avec enthousiasme votre manière, j'ai crié à la décadence, je me suis irrité, sans songer que dans le domaine de la peinture il peut y avoir autant d'originalités diverses qu'il y a d'hommes de talent. Plus j'ai montré de violence, plus je veux que la réparation soit

éclatante. De même qu'il ne reste dans mon esprit aucune arrière-pensée, de même, si vous consentez à me tendre la main, je désire que tout souvenir amer soit effacé de votre esprit.

Guido, incapable de méfiance, attachait sur Caravaggio un regard plein de mansuétude, et lui tendit une main que celui-ci pressa avec ardeur.

— Caravaggio, dit Guido Reni, je vous remercie de m'avoir fourni cette occasion de vous rencontrer. Puissent désormais tous dissentiments cesser entre nous !

A la suite de cette réconciliation qui avait vivement ému les assistants, on dressa, selon l'usage, les tables de jeu.

Pour faire honneur à Caravaggio, on le plaça en face de Guido. C'était ce que le premier attendait. Il s'était largement muni d'or.

La tactique de Caravaggio fut des plus adroites. Il paraissait jouer avec application, mais sans acharnement, de façon à piquer son adversaire, à l'étourdir, puis à lui offrir en se découvrant, une chance inespérée.

Guido gagna.

— J'espère, dit-il, que bientôt vous me demanderez une revanche.

— Dès demain, si vous le permettez, mon très-cher Reni.

Le lendemain, ces deux hommes se retrouvèrent à la même table.

Caravaggio perdit encore.

Il s'était assuré secrètement, parmi les ennemis du grand artiste, les moyens de risquer une somme considérable.

Un mois s'écoula ainsi, au bout duquel Guido avait contracté pour le jeu une passion fatale, indomptable, aveugle ; une passion qui brûle le sang, qui tue l'inspiration, qui anéantit le génie.

Le coup était porté : Caravaggio satisfait disait à l'infâme Francesco Gessi : — Ami, ton conseil était bon !

#### IV.

Le pinceau qui a tracé tant de nobles créations s'est arrêté dans la main de Guido. C'en est fait : l'artiste sullen a fermé son cœur aux visions célestes, aux



fraîches inspirations, il est devenu étranger à son passé, indifférent à sa gloire, insoucieux du sort de ses œuvres. Une idée unique le préoccupe : le jeu ! Pour jouer il travaille à la hâte ; pour jouer il laisse ses toiles à vil prix ; pour jouer il méconside son talent.

Voyez-le passer lentement, cet homme qui commence à se courber sous le poids des années. Il laisse errer son regard sans bienveillance pour ceux qu'il rencontre, sans en espérer non plus de leur part. Ces rues où il chemine, pauvre et abandonné, jadis il ne pouvait les traverser qu'entouré d'admirateurs et salué d'acclamations. Plus de trente ans se sont écoulés.... Quelle distance entre la jeunesse et la vieillesse de Guido Reni !

Une voix, celle de la conscience, murmure à son oreille : — Tu as été grand, tu as été riche, tu as été illustre.... C'est toi qui as gaspillé tant de biens !

Mais en même temps l'infortuné se dit :

— Ah ! si les cartes et les dés ne m'avaient pas été toujours contraires, je n'eusse pas été obligé de travailler à la hâte.

En ce moment, par une vision déchirante, il réunit dans son esprit le souvenir de son père, des Carrache, de son généreux protecteur Paul V.... En ce moment aussi, il aperçoit la façade du palais Rospigliosi.... Ah ! ce palais avait été pour lui l'entrée de l'enfer... et à la porte de l'enfer s'était tenu Caravaggio !

Guido Reni jeta un cri de douleur et, d'un pas vacillant, il regagna son logis. Une surprise l'y attendait. Son meilleur élève Andréa Sirani, depuis longtemps absent de Rome, y était revenu ; et sa première visite avait été pour le maître.

— C'est toi, mon Andréa, lui dit tristement Guido ; tu te souviens donc encore de moi ? tu n'as donc pas imité les autres ?

— Jamais, répondit Sirani, jamais je n'oublierai les bontés dont vous m'avez comblé. La meilleure preuve de reconnaissance que je puisse vous donner, c'est de vous entourer de consolations, c'est de vous rappeler à vous-même, c'est de ranimer par mes exhortations votre génie qui s'est

momentanément obscurci, mais qui jettera de nouveaux feux.

— Non, Andréa, ne parle pas ainsi. Je ne me fais point illusion. Ma gloire est morte.

— Elle est éternelle.

— Ma main est desséchée.

— Votre main enfantera encore des chefs-d'œuvre.

— Le jeu l'a glacée, je l'avoue.

— Qu'elle ne touche plus qu'au pinceau. Essayez !

— Essayer, dis-tu?... Les ressources me manquent. Je n'ai même plus de toile.

— Vous vous trompez, maître.

Et Sirani l'entraîna dans l'atelier où le vieillard aperçut une toile toute préparée et placée sur le chevalet. Il poussa un cri d'étonnement et, les larmes aux yeux, embrassa Sirani. Reprenant alors son enthousiasme d'autrefois :

— Andréa, dit-il, une idée me vient. Oui, j'utiliserai cette toile ; j'y ferai une étude digne de ma jeunesse. Mais le sujet que je traiterai sera en harmonie avec mes peines, mes défaillances et la perte de mes illusions. J'y représenterai *Jésus au jardin des Oliviers*. Jésus abandonné, livré seul à la prière, à l'angoisse, à la veille funèbre, Jésus attendant ses bourreaux et sentant couler sur son visage une sueur de sang !... Oh ! c'est là le thème sublime par lequel je veux couronner mes travaux. A Guido, isolé, malheureux, déchu, il convient de peindre le Sauveur en butte aux douleurs de l'humanité. Merci à toi qui as fait violence à mon découragement ! et puisse la fin de ma carrière répondre par là à son début !...

Six mois après, le magnifique tableau du *Christ au jardin des Oliviers* (1) était terminé ; et Guido Reni, détourné du jeu, ramené à sa vertu première, à sa dignité d'autrefois, mourait en bénissant l'ami auquel il devait le bienfait d'une fin digne de sa jeunesse.

ALFRED DES ESSARTS.

(1) C'est ce tableau qu'on admire au Louvre, et dont le *Journal des Demoiselles* offre aujourd'hui la gravure à ses abonnées.



## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### DER REICHE FURST.

Preisend mit viel schönen Reden  
Ihrer Länder Werth und Zahl,  
Sassen viele deutsche Fürsten  
Einst zu Worms im Kaisersaal.

« Herrlich, sprach der Fürst von Sachsen,  
Ist mein Land und seine Macht :  
Silber hegen seine Berge  
Wohl in manchem tiefen Schacht. »

« Seht mein Land in üpp'ger Fülle !  
Sprach der Kuhrfürst von dem Rhein,  
Goldne Saaten in den Thälern,  
Auf den Bergen edler Wein. »

« Grosse Städte, reiche Klöster,  
Ludwig, Herr von Baiern, sprach,  
Schaffen, dass mein Land den Euern  
Wohl nicht steht an Schätzen nach. »

Eberhard, der mit dem Barte,  
Württemberg's geliebter Herr,  
Sprach : « Mein Land hat kleine Städte,  
Trägt nicht Berge silberschwer ;

Doch ein Kleinod hält's verborgen :  
Dass in Wäldern noch so gross  
Ich mein Haupt kann kühnlich legen  
Jedem Unterthan in Schooss. »

Und es rief der Herr von Sachsen,  
Der von Baiern, der vom Rhein :  
« Graf im Barte, Ihr seid der reichste ;  
Euer Land trägt Edelstein. »

JUSTIN KOERNER.

### LE RICHE PRINCE.

Vantant, en de beaux discours, le prix et  
l'étendue de leurs domaines, beaucoup de prin-  
ces allemands étaient un jour assemblés à  
Worms dans la salle des Empereurs.

L'électeur de Saxe dit : « Mon pays est ma-  
gnifique et très-puissant ; il renferme beau-  
coup de montagnes riches en mines d'argent. »

« Voyez quelle est l'abondance de mon pays !  
s'écria le prince électoral du Rhin ; ses vallées  
sont couvertes de moissons dorées, et ses mon-  
tagnes produisent le noble vin. »

« De grandes villes, de riches monastères, dit  
Louis de Bavière, font que mon pays n'est pas  
inférieur aux vôtres en richesses. »

Everard à la longue barbe, seigneur chéri de  
Wurtemberg, dit : « Mon pays n'a que de pe-  
tites villes et ne possède point de montagnes  
pleines d'argent ;

» Cependant il renferme un bijou précieux :  
c'est que, même dans les plus grandes forêts,  
je puis sans crainte reposer ma tête dans le  
sein de chacun de mes sujets. »

L'électeur de Saxe, celui de Bavière et celui  
du Rhin s'écrièrent : « Comte à la longue barbe,  
vous êtes le plus riche ; votre pays renferme  
une pierre précieuse ! »

## DÉVOUEMENT FILIAL.

### I

A toutes les époques de notre histoire,  
les femmes ont offert en France de subli-  
mes exemples d'abnégation, et, sans re-  
monter au delà de notre époque, on pour-  
rait citer une foule d'illustres actes dont  
elles furent les glorieuses ou touchantes hé-  
roïnes. Mais si tous ces dévouements, qui  
font briller aux pages de l'histoire les noms

des Sombreuil et des Cazotte, ou qui s'o-  
pèrent dans l'ombre comme ceux des  
humbles sœurs de charité, ont droit à nos  
hommages et à notre admiration, il en  
est d'autres qui, pour être circonscrits  
dans les étroites limites du foyer domesti-  
que, n'en sont pas moins dignes de nos  
sympathies et de notre admiration.

Le trait d'amour filial que nous allons  
essayer de retracer est de ce nombre, nous



ne nous sommes permis d'y rien ajouter ; mais pour obéir à des convenances qu'il serait superflu d'indiquer, nous avons changé les noms des personnages et celui de la localité.

M. de Prélart, après avoir servi avec distinction dans les armées françaises en qualité de lieutenant-colonel d'artillerie, avait obtenu, après une grave blessure, la place de receveur particulier des finances dans une ville du Midi.

Il était parti pour sa destination, laissant dans un des plus brillants pensionnats de Paris sa fille Victorine, jeune personne de seize ans, qui retraçait à son père l'image d'une épouse adorée, morte à la fleur de l'âge. Le nouveau fonctionnaire s'établit donc seul dans la ville qui lui était assignée.

M. de Prélart avait contracté dans sa carrière militaire le goût du luxe et de la représentation ; il datait de cette époque guerrière et fastueuse de l'empire, où l'or se mariait abondamment aux lauriers. L'arène administrative où il était appelé à figurer, n'était guère propre à lui faire changer d'habitudes. Se distinguant entre tous par l'extrême urbanité de ses manières, le charme de son esprit, la solidité de son intelligence et la variété de ses souvenirs, recherché dans tous les salons, M. de Prélart se crut forcé de recevoir à son tour cette société d'élite qui l'accueillait avec tant de distinction, et cette sorte d'exigence sociale qui s'alliait si bien à son caractère et à ses goûts, ne tarda pas à l'entraîner hors des bornes qu'il s'était lui-même imposées. La magnificence, en effet, chez les grands, tourne au profit de leur réputation et de leur influence morale ; mais dans les conditions secondaires elle ne manque jamais, après avoir miné la fortune, d'atteindre la considération. M. de Prélart en devait faire, dans un avenir prochain, la déplorable expérience.

Malgré les fêtes qu'il donnait, malgré la source de plaisirs qu'il avait fait naître dans

un pays renommé avant son arrivée par l'immutabilité de son ennui et la rogue froideur de ses relations, M. de Prélart était sourdement en butte aux traits de la médisance et de l'envie.

De petites haines, écloses dans vingt nuances diverses d'opinion, firent la boule de neige, s'enflèrent, grossirent, et il arriva que, tout en acceptant les invitations du receveur particulier, on se promit bien de perdre et de déshonorer même, à la première occasion, l'homme qui ouvrait sa maison avec tant d'affabilité. La conjuration contre M. de Prélart se trahissait quelquefois par ces propos légèrement agressifs qui sont pour le monde des salons ce que les rumeurs de la rue sont pour la populace.

Sur ces entrefaites, Victorine, la fille unique de M. de Prélart, arriva dans la ville de X.

Elle avait terminé ses études et revenait auprès de son père ornée des qualités précieuses que donnent une éducation pieuse, une instruction solide et variée. Le retour de Victorine fournit à M. de Prélart de nouveaux prétextes de fêtes, et la jeune fille fit les honneurs de la maison de son père avec ce tact exquis, ce sentiment délicat qui ne s'apprennent pas, mais qui sont en quelque sorte de race.

L'arrivée de Victorine ne fit qu'augmenter l'ardeur des secrets ennemis de M. de Prélart, et ce complot éclata trois mois après. Un matin, pâle, défait, tremblant, M. de Prélart entra dans l'appartement de sa fille. Le receveur particulier tenait dans ses mains une lettre qu'il froissait convulsivement.

« Qu'avez-vous mon père ? s'écria Victorine effrayée et en se jetant dans les bras de M. de Prélart, qu'avez-vous, que vous est-il arrivé ? »

— Ma fille, ma Victorine, répondit le fonctionnaire d'une voix brisée, j'aurais voulu te cacher cette triste nouvelle... Ma



filles, ma pauvre enfant, je viens te faire mes derniers adieux !

— Que dites-vous, mon père ? s'écria Victorine, que me parlez-vous de séparation, d'adieux éternels ? Méconnaîtriez-vous votre fille au point de la croire capable de vous abandonner ? Mon père, quels que soient les malheurs qui vous menacent, je les partagerai avec vous... Je ne veux point vous quitter... je ne vous quitterai pas.

— Chère enfant, reprit M. de Prélart, tu ne connais pas toute l'étendue de mon infortune : non-seulement la ruine, mais le déshonneur planent sur ma tête. Lis d'abord cette lettre qu'un ami charitable vient de me faire parvenir par une estafette. »

Victorine prit la lettre et lut à voix basse ce qui suit :

« Une dénonciation motivée est parvenue au ministère contre votre gestion de receveur particulier. Un inspecteur général des finances va partir en poste pour votre résidence, et arrivera selon toute probabilité en même temps que cet avis. Si vous êtes coupable, sauvez-vous ; si vous ne l'êtes pas, confondez les dénonciations de vos ennemis par la régularité de vos comptes. Celui qui vous transmet ce conseil est votre ami, vous devinerez son nom ; il ne peut, et vous le comprendrez sans peine, le signer ici. »

Eh bien, mon père ? dit la jeune fille avec une anxieuse curiosité.

— Eh bien, ma fille, répondit M. de Prélart en jetant sur Victorine un regard d'indéfinissable tristesse ; je sors de mon cabinet, j'ai compulsé mes registres, j'ai vérifié ma caisse... et j'ai reconnu avec terreur qu'un déficit considérable y existe. Je suis coupable aux yeux de ma conscience, aux yeux de la morale et aux yeux de la loi !...

— Grand Dieu, ayez pitié de nous ! s'écria la jeune fille.

— Ne te presse pourtant pas, ô ma chère enfant ! de condamner ton père,

reprit M. de Prélart en serrant convulsivement les mains de Victorine dans les siennes ; je suis coupable, sans doute, mais ce déficit n'a point été amené par des vices qui dégradent à un égal degré le fonctionnaire et le père de famille. Habitué à la grande existence, j'ai cru qu'investi de fonctions publiques élevées, je pouvais, je devais la continuer. J'avais pensé qu'un agent supérieur du gouvernement devait, dans sa sphère d'activité, donner une impulsion féconde au luxe qui fait vivre le pauvre. Je me suis trompé, ma fille, je suis poussé dans le gouffre que je ne voyais point s'ouvrir sous mes pas, par ceux-là mêmes qui applaudissaient à mes efforts, à mes folies peut-être, et cette erreur va me coûter la vie... va te coûter ton père !

— Que dites-vous ! que dites-vous, mon père ? s'écria la jeune fille.

— Je ne survivrai pas à la perte de mon honneur, reprit M. de Prélart ; ce front, qui a bravé la mort dans vingt batailles, ne saurait se laisser flétrir... Je mourrai !

— Oh ! ne parlez pas ainsi, mon père, ne parlez pas ainsi, reprit Victorine avec véhémence, vous n'aurez pas la cruauté de me laisser orpheline ; vous ne foulerez pas aux pieds la loi de Dieu qui maudit le suicide ; la voix de la nature qui vous ordonne de vivre pour votre malheureuse enfant.

— Victorine ! Victorine ! aimerais-tu mieux voir ton père déshonoré ?

— Déshonoré ! Mais, mon père, la réhabilitation peut être conquise après une faute ; après le suicide, jamais ! O mon père ! répudiez ces funestes résolutions... Ayez un peu de ce courage qui vous enflammait sur les champs de bataille, faites bravement tête au péril... Et, tenez, moi qui ne suis qu'une pauvre jeune fille sans expérience du monde, je veux vous sauver.

— Me sauver, chère enfant ! Oh ! tu ne te doutes pas des difficultés de l'entreprise. Les chiffres sont les plus inexorables de toutes les lois, et les hommes qui les font



parler sont les plus impassibles des juges...

— Peut-être, interrompit Victorine qui n'avait prêté qu'une médiocre attention aux dernières paroles de son père. A combien se monte le déficit de votre caisse ?

— A vingt mille francs.

— Et quand croyez-vous que cet inspecteur général des finances arrive ?

— Peut-être dans une heure...

— Très-bien ; c'est plus de temps qu'il ne m'en faut. Mon père, donnez l'ordre à vos commis de transporter dans votre caisse vos livres, vos registres, toutes vos écritures de comptable... C'est moi qui recevrai l'inspecteur général des finances.

— Quoi ! ma fille, tu pourrais !...

— La tendresse filiale ose tout et peut tout, mon père... Soyez tranquille, je ferai tout pour sauver votre honneur et rien pour ternir le mien. Restez dans l'hôtel, mais ne paraissiez pas. »

Puis enlaçant de ses deux bras M. de Prélart :

« J'espère, ajouta la jeune fille en regardant son père avec des yeux mouillés de larmes, que le colonel d'artillerie fera passer son mâle courage dans le cœur du fonctionnaire public, et que, quelque chose qui arrive, monsieur de Prélart n'oubliera pas qu'il a là-haut un juge suprême, et ici-bas une fille dévouée qui lui commande de vivre.

— Ma fille ! mon enfant ! s'écria M. de Prélart, qui pourrait te résister ?... Je m'abandonne à ta prudence... tu seras mon ange consolateur.

— Je suis votre fille, mon père. »

M. de Prélart se retira, et Victorine alla prendre possession de la caisse du receveur particulier.

Elle y était à peine installée, que le bruit d'une chaise de poste entrant dans la cour de l'hôtel vint faire trembler les vitres ; le cœur de Victorine vibra comme elles.

C'était l'inspecteur général des finances. Homme grand, maigre, chauve et basané ; il était habillé tout de noir ; sa physio-

nomie impénétrable et froide n'était, pour ainsi dire, qu'un chiffre. Du reste, il paraissait posséder les manières de la bonne compagnie, et ornait parfois ses rares et méthodiques paroles d'un sourire spirituel qui semblait un éclair par un temps de neige.

Il salua avec une grâce parfaite mademoiselle de Prélart, et demanda M. le receveur particulier.

« Mon père est absent pour le moment, répondit Victorine en rougissant légèrement ; mais si vous voulez, monsieur, me dire le motif de votre visite, je m'empresse de répondre à vos questions le moins mal qu'il me sera possible.

— Le sujet que j'ai à traiter avec M. de Prélart, mademoiselle, répondit le voyageur, vous est parfaitement étranger, je le suppose. Je suis inspecteur général des finances, et je viens, en vertu d'un ordre du ministre, vérifier la caisse et les comptes de M. votre père.

— En l'absence de mon père, je puis, monsieur, mettre à votre disposition et sous vos yeux toutes les pièces de la comptabilité ainsi que la caisse. Le désirez-vous ?

— Bien qu'il eût été plus régulier d'agir en présence de monsieur votre père, mademoiselle, je crois pouvoir prendre sur moi de commencer sans lui, l'enquête que je suis chargé de faire. Veuillez me faire donner les registres. »

Victorine sonna, et, sur son ordre, un commis plaça symétriquement, sur un vaste bureau le grand livre, les registres et les volumineuses pièces à l'appui de cette comptabilité.

L'inspecteur général tira un petit carnet de sa poche, et, avec cette vélocité prodigieuse qui distingue les gens de finance de nos jours, il compulsa, épura et groupa, en moins de deux heures, tous les bataillons de chiffres qui noircissaient des colonnes entières du grimoire fiscal.

Le visage de l'inspecteur général était



resté impassible pendant toute cette opération. Quand il eut résumé et posé ses derniers chiffres :

« Veuillez, mademoiselle, dit-il à Victorine, me donner la clef de la caisse, afin de vérifier le montant des espèces. »

A cette demande, faite pourtant du ton le plus poli, il sembla à la jeune fille qu'on lui passait au cœur un fer glacé. Son sang reflua rapidement vers la tête, elle ne vit plus, elle n'entendit plus.

L'inspecteur général renouvela sa demande, mais cette fois d'un accent plus bref et dans une formule moins courtoise.

« La clef de la caisse, mademoiselle, je vous prie, » dit-il.

Victorine comprit que le moment décisif était arrivé, qu'il n'y avait plus, pour sauver son père, que ce quart d'heure dont parlent César et Napoléon dans leurs Commentaires, que ce quart d'heure, qui décide du sort d'une bataille et quelquefois d'un empire. Les batailles du foyer domestique n'ont pas davantage pour se perdre ou pour se gagner.

Elle se réveilla comme en sursaut, passa la main sur son front brûlant, se leva, et, présentant la fatale clef à l'inspecteur général, la lui remit.

Le terrible inquisiteur se leva à son tour, porta sa chaise devant la caisse de fer qu'il ouvrit lentement, se baissa pour compter les sacs d'argent, pour interroger le portefeuille, pour vérifier les piles d'or ; puis, cette revue faite, il se releva peu à peu, jeta un coup d'œil sur son carnet ouvert et sur la caisse béante, et laissa tomber ces paroles comme celles d'un sinistre jugement :

« Il manque vingt mille francs !

— Je le sais, monsieur, répondit la jeune fille qui venait de s'armer, par une prière mentale, de la force nécessaire pour engager cette lutte suprême où l'honneur d'un père allait devenir le prix de la victoire, je le sais bien.

— Dès lors, l'absence de M. de Prélart

s'explique parfaitement, fit l'inspecteur général ; il n'a pas voulu entendre de ma bouche sa révocation.

— Sa révocation ! la honte ! le déshonneur ! l'opprobre ! s'écria Victorine en se levant avec précipitation. Écoutez-moi, monsieur, écoutez-moi, je vous en supplie, au nom du ciel, au nom des êtres qui vous sont chers ici-bas !

— Mademoiselle, dit l'inspecteur général en se levant, ma mission est terminée, je n'ai plus rien à entendre.

— Oh ! vous m'écoutez, monsieur, vous m'écoutez, s'écria Victorine. Si vous êtes juge, vous ne devez pas condamner sans entendre ; si vous n'êtes ici qu'un homme, vous devez compatir au malheur d'un autre homme.

— Mademoiselle !

— Vous ne sortirez pas d'ici sans m'avoir écoutée, monsieur, reprit M<sup>lle</sup> de Prélart ; car avec vous en ce moment sortiraient l'honneur, la considération, l'existence de mon père. Un peuple de méchants guette votre passage pour accabler l'auteur de mes jours... Monsieur, persistez à sortir... mais tuez-moi auparavant ! »

Et la jeune fille, sublime dans sa sainte colère, présentait à l'inspecteur général l'arme d'honneur que M. de Prélart, alors lieutenant d'artillerie, avait reçue des mains du général Bonaparte, le soir de la bataille d'Aboukir.

L'inspecteur général contemplant avec une émotion mêlée d'intérêt cette jeune fille si belle et si noblement exaltée par l'amour filial. Il repoussa l'arme doucement, et dit en se rasseyant :

« Parlez donc, mademoiselle, je vous écoute.

— Monsieur, dit M<sup>lle</sup> de Prélart en écartant les ondes de sa brune chevelure, qui étaient venues se mêler à ses larmes, Monsieur, c'est moi qui suis cause du déficit considérable que vous venez de signaler dans la caisse de mon père.



— Vous, mademoiselle? interrompit l'inspecteur général.

— Oui, moi, monsieur, moi seule. L'extrême tendresse de mon père pour moi lui inspira le désir de me donner une brillante éducation; sans fortune, cette éducation devait remplacer, selon lui, une riche dot qu'il ne pouvait me promettre. Il me mit dans l'un des plus fameux pensionnats de Paris. Des maîtres de toute espèce m'initiaient aux arts utiles et aux arts d'agrément; je tâchai de profiter de tant de leçons précieuses; je crois y être parvenue en partie. Mais au paiement très-considérable de ma pension et de mes maîtres, ne se bornèrent pas les sacrifices de M. de Prélart; j'avais pour compagnes d'études les filles les plus riches de l'aristocratie de naissance et de l'aristocratie financière; je ne pouvais me montrer moins qu'elles, tributaire de la mode, du luxe, de l'élégance: je ne me rappelais plus que je n'étais que la fille d'un soldat, et que chacune de mes fantaisies coûtait à mon père une privation ou une souffrance. Ah! monsieur l'inspecteur général, ayez assez bonne opinion de moi pour croire que j'eusse renoncé à mes coûteuses habitudes si j'eusse pu deviner que sa probité, que son honneur, que sa vie étaient en jeu. »

Victorines s'arrêta pour essuyer ses larmes.

« Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous, dit l'inspecteur général d'un accent tout paternel.

— Mon père ne se lassa point, poursuivait la jeune fille, de combler tous mes désirs, et moi, dans mon imprévoyante et folle sécurité, je ne me lassai point non plus de l'exciter à de nouvelles dépenses. Ce n'est que depuis mon arrivée après la fin de mon éducation, il y a trois mois environ, que je me suis aperçue du gouffre que j'avais creusé sous les pas de mon père. Il était trop tard pour prévenir le mal, mais il est temps encore de le réparer, et c'est ce que je prétends faire. »

Toute l'attention de l'inspecteur général se concentra dans ses yeux.

« Voyons, mademoiselle, fit-il.

— Je viens de vous dire, monsieur, reprit-elle, que j'avais été assez heureuse pour profiter des leçons de mes maîtres. Je veux réparer les désastres que j'ai causés, en tirant parti de ces connaissances qui ont coûté si cher à mon malheureux père. Dans cette province, où je compte quelques anciennes amies de pension, mes relations sont nombreuses; je vais les mettre à profit; je vais me faire, monsieur l'inspecteur général, maîtresse de musique, de langue, de dessin, de tout ce que je crois savoir avec un peu de supériorité. En quatre années, monsieur, j'aurai comblé le déficit de la caisse de M. de Prélart; en quatre années j'aurai acquitté sa dette envers l'État et ma dette envers mon père. Ce délai, monsieur, je vous le demande au nom de ce Dieu qui récompense le don d'un verre d'eau, au nom des services de mon père, au nom de son honneur de soldat. Tout-puissant pour punir, serez-vous impuissant pour jeter un voile d'indulgence sur une erreur que je réparerais, monsieur, au prix de ma vie?

— Bonne et charmante fille, dit l'inspecteur général, votre ignorance des affaires vous fait exagérer mon pouvoir et mon crédit. Je ne suis qu'un miroir de cette administration des finances qui ne se pique pas d'autre vertu que de celle de l'exactitude; je réfléchis ce que je vois; j'admire votre conduite, mais je ne puis dévier de la ligne qui m'est tracée par l'importance même et la délicatesse de mes fonctions.

— Ainsi, mon père est perdu sans ressource, s'écria la jeune fille en joignant ses mains; ainsi quarante années d'honneur et de probité vont s'engloutir dans une révocation infâme!... Ah! monsieur, grâce! grâce pour un père!...

Et Victorine, sous l'empire de sa douleur, se précipita aux genoux de l'inspec-



teur général, qu'elle arrosa de ses larmes.

Ne tenant plus contre le désespoir de cet ange de candeur et de dévouement, il mêla ses larmes à celles de Victorine.

« Ah ! relevez-vous, mademoiselle, relevez-vous, lui dit-il, je vous en supplie, et écoutez-moi à votre tour. »

Victorine se releva plus belle encore de sa douleur qu'elle ne l'avait été de son courage.

« Mademoiselle, reprit le fonctionnaire, je vous le répète, l'inspecteur général ne peut rien pour suspendre une révocation inévitable, mais l'homme auquel vous avez inspiré l'admiration la plus vive et le respect le plus profond, peut venir à votre aide, et il s'estime heureux de le faire. »

Tirant alors un portefeuille de sa poche, il en fit sortir des billets de mille francs et ajouta :

« Voici les vingt mille francs qui manquent à la caisse du receveur particulier. Ces vingt mille francs réintégrés dans la caisse, les comptes sont exacts, et l'inspecteur général n'a plus rien à faire qu'à se retirer après avoir énoncé un avis favorable à la gestion de M. de Prélart.

— Oh ! monsieur ! monsieur !

— Ne me remerciez pas, reprit l'inspecteur général, c'est moi qui vous dois de la reconnaissance ; vous avez fait renaître l'émotion dans ce cœur vieilli, vous m'avez rappelé les belles années de ma vie.

— Au moins, monsieur, fit mademoiselle de Prélart, vous voudrez bien accepter chaque année le quart de la dette que j'ai contractée envers vous. Je ne vous offre point de billets, mais gardez ce médaillon... mon plus cher trésor... ce sont des cheveux de ma mère.

— Je l'accepte, non comme un gage, mais comme un souvenir, mademoiselle, et à la dernière échéance, un autre que moi vous le rendra. »

Victorine avait à peine pris congé de l'inspecteur général, qu'elle se trouvait dans les bras de son père qui appelait les bénédictions du ciel sur la tête de sa chère enfant.

« Mon père, lui dit Victorine, plus de festins splendides, renfermons-nous désormais dans la félicité moins bruyante et plus douce du foyer domestique. »

Mademoiselle de Prélart tint parole ; elle donna des leçons, et ces leçons, payées au poids de l'or, grâce à la vogue et à la considération qui s'attachait à la jeune maîtresse, lui fournirent les moyens d'acquitter, aux termes qu'elle avait elle-même désignés, la dette d'honneur contractée avec le représentant du ministre des finances.

La quatrième échéance acquittée, l'inspecteur général, accompagné d'un jeune homme de l'extérieur le plus distingué, se présenta à l'hôtel du receveur particulier.

« Monsieur, dit-il à M. de Prélart, je viens vous demander la main de votre fille pour mon fils que voici.

— Mais, monsieur, répondit M. de Prélart, je n'ai point de dot à donner à ma fille.

— Sa dot, la voici, répondit l'inspecteur général en remettant à Victorine le pieux gage qu'elle lui avait autrefois confié. Quand une femme apporte à son mari les nobles vertus dont mademoiselle de Prélart a fait preuve, elle est toujours assez riche. D'ailleurs, mademoiselle a placé vingt mille francs entre mes mains, et ces vingt mille francs en ont rapporté plusieurs centaines de mille.

— Eh ! fit M. de Prélart, sur quelle banque, s'il vous plaît ?

— Sur la plus belle de toutes, monsieur, reprit l'inspecteur général, sur la vertu qu'on appelle piété filiale. »

HORACE RAISON.

## LA SENSIBLERIE.

Dans un modeste appartement, d'où l'on découvrait le panorama le plus beau qui se puisse admirer, c'est-à-dire une vaste mer se perdant à l'horizon, des rochers majestueux et sauvages, couverts sans cesse de l'écume blanche des vagues et dominant cette plage unie et veloutée, qui donne tant de vogue aux bains de Saint-Malo, une grande jeune fille de seize ans, était dolement assise auprès d'un bon feu ; tandis que sa petite sœur, mutine enfant de dix ans, le sourire aux lèvres, l'œil pétillant de malice, s'agitait d'un pied sur l'autre, comme si elle eût eu du vif-argent dans les veines, se tenait auprès d'un homme de quarante ans environ, dont les traits exprimaient à la fois la bonté et la raison.

« Vous m'entendez bien, Juliette, disait-il à l'enfant ; rappelez-vous mes recommandations : ne point courir sur la commune (place d'armes de Saint-Malo), ne point jouer dans les rues à cache-cache, et surtout, surtout, ne pas aller toute seule au bord de l'eau, comme cela vous est arrivé plus d'une fois. — Oui, mon petit oncle. — Oui, mon petit oncle ; c'est bientôt dit ; mais, à peine le petit oncle parti, on oublie et recommandations et promesses, et prrrr, courez après Juliette. — La grève est si belle ! voyez, mon oncle, dit l'enfant, on l'aperçoit de nos fenêtres, et dame ! c'est bien tentant, — Je ne dis pas non. — Et puis, c'est si amusant de jouer à courir avec les vagues ! on les poursuit, elles vous poursuivent, et quelquefois vous mouillent les talons. — Et quelquefois aussi, malheureuse enfant, elles vous saisissent, vous emportent au loin, vous brisent sur les rochers, et ne rendent au rivage que des cadavres défigurés, comme cela est arrivé la semaine

dernière, à deux pauvres soldats ! — Oui, mais quand on fait une île, une belle île, dites, mon oncle, il n'y a plus de danger alors ? — Une île de sable de deux pieds de haut, quand il faut cinq minutes à la mer pour engloutir ton île et s'élever de trois pieds au-dessus de ta tête ! — Cependant... — Assez, Juliette, vous n'irez point au bord de l'eau sans l'un de nous. Amélie, dit-il plus bas en se tournant vers la grande jeune fille, veilles-y bien ; cette petite est une anguille, elle vous glisse des mains. — Oui, mon oncle, répondit Amélie d'un air de préoccupation profonde. — Comme tu parais triste ! qu'as-tu ? — Je suis mortellement inquiète, répliqua-t-elle avec des larmes dans la voix. — Mortellement, c'est un grand mot ; qui donc peut t'inquiéter à ce point ? — Voyez, mon oncle, voyez ! n'est-ce pas là un triste spectacle ? »

En parlant ainsi, Amélie désignait un coussin, sur lequel gisait un petit chat maigre, crotté et de fort mauvaise mine.

« Qu'est-ce ? un chat qui dort, reprit M. Laville. — Un chat qui souffre, continua Amélie avec sentiment ; un pauvre chat que j'ai trouvé sur les marches de notre escalier, et qui est si faible, que ses yeux peuvent à peine s'entr'ouvrir. — Donne-lui un peu de lait, s'il en reste ; mais ensuite, remets-le dehors ; nous en avons un, c'est assez, je n'en veux point faire collection. — Mon bon oncle, il est si gentil ! — Ma trop sensible nièce, un chat coûte environ un sou par jour, ce qui en fait trente au bout du mois, et dix-huit francs au bout de l'année ; avec dix-huit francs, on habille un mousse de pied en cap. — Jamais je n'aurai le cœur de chasser cette pauvre créature. — Ma chère Amélie, si Juliette est beaucoup trop l'é-



gère, tu as, toi, un autre défaut, tu pous-  
ses la sensibilité à l'extrême, et l'extrême,  
vois-tu, ce n'est ni le vrai, ni le durable.  
Prends garde d'imiter notre voisine, ma-  
dame Latour, qui jette des hauts cris  
quand je me fais une écorchure au doigt;  
qui est près de se trouver mal quand Ju-  
liette attrape une bosse au front; qui met-  
trait toute la maison sens dessus-dessous  
quand tu as la migraine; qui ne parle que  
par hélas! et par ouf! et qui pleure de  
vraies larmes quand elle voit tuer une  
mouche. Ces natures de femme, mon en-  
fant, sont ce qu'il y a de plus insipide au  
monde; elles vous fatiguent de petits soins,  
elles vous assomment de cajoleries, elles  
s'évanouissent si vous paraissez ému; mais  
demandez-leur un vrai service, un dévoue-  
ment raisonnable, une preuve de sérieuse  
affection, elles n'y sont plus. Ces grandes  
phrases pour des riens, ces cœurs qui se  
fondent pour un chat, que d'indifférence  
et d'égoïsme cela cache au fond! — Mon  
oncle, vous êtes bien sévère pour madame  
Latour! — Peut-être madame Latour vaut-  
elle mieux que mon portrait; je le sou-  
haite, néanmoins, je ne la vois qu'avec  
peine venir ici; ses exagérations te plai-  
sent; sans t'en rendre compte, tu les imi-  
tes, et si je n'avais l'œil ouvert, la sensi-  
bilité étoufferait dans ton cœur la bonne  
et charitable sensibilité. »

M. Laville sortit là-dessus, laissant seu-  
les ses deux nièces. « C'est égal, je ne  
pourrai jamais me résoudre à renvoyer  
ce pauvre chat, s'écria mélancoliquement  
Amélie. — Voyons-le ton chat, dit Ju-  
liette... Ah! qu'il est laid! — Qu'est-ce  
que cela fait, puisqu'il souffre? — Il est  
certain que d'être laid ça n'empêche pas  
de souffrir. — Vous ne savez ce que vous  
dites. — Je ne t'empêche pas de lui don-  
ner du lait, j'irai même t'en chercher si  
tu n'en as plus dans la tasse; mais tu ne  
saurais m'empêcher de dire que ce chat  
est très-laid. — Vous êtes une entêtée,  
mademoiselle, et vous me rendrez malade

avec vos sottes réponses. — Alors, tu par-  
tageras le lait de ton chat. — Vit-on ja-  
mais une pareille langue? Allez dans un  
coin, vilaine enfant. »

Des larmes jaillirent aussitôt des yeux  
brillants de la pauvre Juliette, et elle s'alla  
blotir dans un coin, en murmurant assez  
haut pour que sa sœur la pût entendre :  
« Et dire que c'est pour un petit monstre  
de chat qu'on me met en pénitence! Tu  
verras, tu verras ce que je lui ferai à ton  
chat. — Oh! la méchante créature!» s'écria  
Amélie presque suffoquée de douleur et  
d'indignation.

Ces paroles n'étaient point prononcées,  
que la porte s'ouvrit et qu'une femme en-  
tra dans la chambre, répandant autour  
d'elle une insupportable odeur d'éther.  
« Bonjour, mon Amélie, dit-elle d'une  
voix flûtée; eh bien, qu'est-ce? votre fi-  
gure renversée, et Juliette qui sanglote!  
pauvre ange, le vilain oncle l'aura mise en  
pénitence. Hélas! si jeune et déjà con-  
naître les larmes, c'est trop tôt! »

Et madame Latour, car on l'a reconnue,  
poussa deux profonds soupirs et leva les  
yeux au plafond.

« Mais pas du tout, madame, dit Ju-  
liette, dont les larmes s'étaient soudaine-  
ment taries; ce n'est pas mon oncle, c'est  
Amélie qui m'a mise au coin, et pour un  
chat! — Pour un chat! que dit-elle? —  
Madame, reprit Amélie avec une émotion  
mal contenue, vous êtes bonne, vous; eh  
bien, regardez! »

Et d'un geste éminemment dramatique,  
elle désigna le chat en question.

« Grand Dieu! mais il n'a pas le souffle,  
dit madame Latour en s'agenouillant au-  
près du coussin. — N'est-ce pas, que c'est  
douloureux à voir? — Les larmes m'en  
viennent aux yeux. — Eh bien, Juliette  
a eu le cœur d'en rire. — Je ne riais pas  
de lui, mais de toi. — Ah! Juliette, re-  
prit madame Latour, je ne vous aurais pas  
crue capable d'une telle cruauté! — Mais  
je ne me moque pas de la maladie du chat,



je dis seulement qu'il est laid. — Et peut-on songer à sa beauté, alors que, peut-être, il touche à sa dernière heure!.... Chère Amélie, si nous l'enveloppons de flanelle chaude? — En voici justement, je vais la faire chauffer... Aïe! — Qu'avez-vous? — Je me brûle. — Mon Dieu! pauvre petite, je meurs d'effroi; un peu de vinaigre. — Pour mettre sur ma brûlure? — Non, c'est que... vous m'avez fait une telle peur!... ma vue se trouble... je me trouve mal. »

Pendant qu'Amélie faisait respirer des sels à sa très-impressionnable voisine, Juliette se glissait doucement de son coin vers la porte, qu'elle entre-bâillait, et, malgré les sages avis de son oncle, descendait avec la rapidité d'une flèche et courait sur la grève, entre la cale, nommée Éventail, et le Fort-Royal.

« Vous sentez-vous mieux, madame Latour? — Un peu d'air, mon enfant; défaites mon corset, détachez mon peigne; bien, merci. C'est passé! Figurez-vous, ma mignonne, que je vous voyais déjà tout en flammes! Où est cette flanelle? — La voilà. »

Alors, avec la plus exquise délicatesse, elles soulevèrent le malheureux chat, l'entortillèrent, le frottèrent, le palpèrent; puis, avec un grand sérieux, madame Latour dit à la jeune fille :

« A présent, mon Amélie, écoutez bien ce que je vais vous prescrire : pas de lait, c'est trop lourd; mais, toutes les cinq minutes, une cuillerée d'eau sucrée. Dans une heure je viendrai le revoir, et nous aviserons. — Dans une heure, hélas! il ne sera plus ici peut-être. — Où serait-il? — C'est un chat perdu, et mon oncle ne veut pas que nous le gardions. — Cruel homme! que lui a fait cet innocent animal? — Il prétend que l'entretien d'un chat, pendant un an, peut servir à habiller un mousse. — Eh! mon Dieu, les mousses s'habillent comme ils peuvent; est-ce que cela nous regarde? Tandis que

cette malheureuse créature ne vivra plus, demain, si vous avez l'inhumanité de la chasser! — Que faire? — Soignez-le bien d'abord, et si votre oncle est inexorable, apportez-le chez moi, j'en ai déjà quatre, mais je me sacrifie! — Ah! vous êtes vraiment bonne; mais pourquoi vous en aller sitôt? — Je dois vous avouer, dans la sincérité de mon cœur, que la vue de votre oncle me serait dans ce moment insupportable. Au revoir, bel ange; veillez à ce que notre petit malade ait bien chaud. »

Amélie reconduisit madame Latour et revint s'asseoir auprès du chat, s'étonnant en elle-même que son oncle rendit si peu justice à sa compatissante amie.

L'entrée de son frère fredonnant une chanson de marin la tira de sa rêverie.

« Chut! chut! fit-elle. — Qu'y a-t-il? demande Eugène, ses grands yeux noirs se portant tout autour de lui. — Je suis tourmentée au delà de toute expression. — Notre excellent oncle serait-il malade? — Non, il se porte à merveille. — C'est donc Juliette? — Pas davantage. — Alors, quand il te plaira de m'expliquer... — Regarde! — Un chat! j'aurais dû m'en douter. — Par grâce! si tu m'aimes, ne ris pas ainsi. — Ne dirait-on pas qu'il s'agit pour le moins de la vie d'un homme! — Oh! ta grosse voix l'a fait tressaillir. — Diable! il a le système nerveux délicat, monsieur Rominagrobis. — Il faut avouer que vous avez tous des cœurs de roche! — Excepté pourtant la sensible de *Latour prends garde!* veux-tu que je l'aïlle chercher? vous vous consulterez, vous examinerez l'agonisant, vous lui ingurgiterez quelque friandise qui le fera trépasser plus vite; mais vous aurez, du moins, la conscience d'avoir bien agi... envers un chat. — Madame Latour sort d'ici. Je ne sais pourquoi vous la prenez tous en haine, cette pauvre femme; mon oncle lui trouve mille défauts, et toi tu ne peux dire son nom sans l'allonger d'une façon grotesque. — C'est que la dame y prête; quand je



me trouve avec elle, je prends toujours garde qu'elle ne me tombe sur les bras, attendu que je ne l'ai point encore vue, qu'elle ne se soit évanouie, et cent kilo sur les bras, c'est quelque chose. — Ciel! — Quoi donc? Au près de toi on ne vit que par soubresauts. — Mais il meurt! il meurt! — Encore le chat! eh bien, laisse-le mourir, et ne le regarde pas, si cela t'impressionne. — C'en est fait, son cœur ne bat plus! »

Et, en disant ces mots, Amélie fondit en larmes. « Par exemple, tu as des larmes de reste, reprit Eugène. Si tu l'avais élevé, si tu étais habituée à sa gentillesse et à son affection, on pourrait, à la rigueur, tolérer tes larmes; mais pour un chat étranger pleurer comme si tu nous avais perdus tous! encore pleurerai-tu autant si tu nous perdais? *That is the question*. — Douterai-tu de mon cœur? reprit Amélie d'un ton de reproche. — Dame! je te le vois dépenser en de telles sottises, tu le dissipes en tant de menue monnaie, qu'il me semble qu'il n'en doit plus rester pour les saintes affections de famille. — Ne parle pas ainsi, je t'en conjure. — Soit; mais laisse-moi prendre ce chat et l'aller jeter par-dessus les remparts. — Permits que je l'enterre. — Allons donc, c'était bon quand tu avais dix ans. »

Eugène tenait le cadavre du chat et se disposait à sortir, lorsque M. Laville entra. « Où est Juliette? dit-il. — Là, dans le coin où je l'ai mise en retenue, je pense, répliqua Amélie. Tiens, elle n'y est plus! Où peut-elle être? — Elle n'y est plus! et je ne la vois nulle part ici! Et que vous ai-je dit en partant? que vous dis-je chaque jour? que vous a dit votre mère, à son lit de mort? Veille! veille! » Cherchant partout avec inquiétude, M. Laville arriva près de la fenêtre, et ses regards se portèrent sur la grève.

« Grand Dieu! s'écria-t-il, un enfant que le flot emporte; Juliette! Juliette, peut être! » A ces terribles paroles, Amé-

lie tomba à la renverse en jetant un grand cri.

« Courons, courons, mon oncle, s'écria Eugène en se débarrassant du chat. Mais, vous êtes chancelant, vous ne pourriez pas me suivre; j'y vais seul. — Non pas, marche, je ne te quitte point, dit le pauvre oncle; la vraie sensibilité est forte, » ajouta-t-il en regardant Amélie qui reprenait ses sens.

Et tous deux sortirent en demandant au Seigneur d'arriver à temps.

« Noyée! noyée! s'écria la jeune fille, en se redressant: oh! vous ne le permettez pas, mon Dieu!... Hélas! que dis-je? qu'ai-je fait pour attendre une faveur du ciel? Noyée! ma pauvre petite sœur! oh! il faut que je voie, que je sache; je ne puis les attendre ici! »

Amélie s'ençait vers la porte, lorsque madame Latour entra et la retint.

« Où courez-vous, mon enfant? Y a-t-il du pire? — Morte! morte! peut-être; noyée, et par ma faute! — Noyée! ils en ont eu le cœur? — Oh! madame, c'est un accident affreux; laissez-moi, j'en suis folle; laissez-moi passer, de grâce! Je veux m'assurer de ce malheur! — Non, je m'y opposerai; vous n'irez point vous repaître de ce triste spectacle; est-ce que vous pourriez supporter la vue de ce pauvre petit cadavre mutilé, broyé? — Madame, vous me déchirez l'âme, dit Amélie, cachant son visage dans ses mains. — Que serait-ce donc, si ce pauvre corps était offert à vos yeux? — N'importe, il le faut; ce sera le commencement de ma peine; oh! comment jamais expier? — Ne lui avez-vous donc pas donné l'eau sucrée que j'avais prescrite? »

Amélie resta stupéfaite à cette question.

« Elle parle du chat! s'écria-t-elle dès qu'elle put retrouver l'usage de la parole! elle parle du chat! »

Puis, sans ajouter un seul mot, elle écarta violemment madame Latour, et sortit.



« De quoi s'agit-il, si ce n'est du chat ? se demanda la sensible dame. La cervelle de cette jeune fille serait-elle dérangée ? quelle agitation ! quels yeux égarés ! j'ai toujours pensé qu'elle n'avait pas l'esprit très-sain, cette petite ; et moi, qui la reçois à toute heure du jour ! c'est qu'elle serait capable de venir chez moi dans un de ses accès ; et les fous sont si forts ! on en a vu résister à dix gardiens, démolir des murs, desceller des grilles ! Ciel ! ce sont ses pas ! elle revient ; comment l'éviter ? pourquoi suis-je revenue ici ? serai-je donc toujours la victime de mon cœur ? »

« Ils ne sont point ici ? dit Amélie, retenant madame Latour avec cette énergie que donne toute surexcitation morale ; vous ne les avez point vus ? Je viens de la grève, il n'y a plus personne ; les uns m'ont dit qu'elle était sauvée ; les autres ne m'ont répondu qu'en mêlant leurs larmes aux miennes ; d'autres m'ont affirmé qu'ils devaient tous être ici ; comment se fait-il qu'ils n'y soient pas ? — Je meurs de peur, se dit tout bas la timide madame Latour ; comme elle me tient ! Ah ! je ne survivrai point à mon effroi ! — Mais, répondez donc, reprit Amélie ; n'avez-vous pas compris que c'est de ma sœur qu'il s'agit ? de ma pauvre petite Juliette ? — Bon ! voilà que sa folie change d'objet. — De Juliette, qui s'est sauvée sur la grève, pendant que nous nous occupions de ce misérable chat. — Misérable ! dit madame Latour, blessée dans sa fibre la plus sensible. — De Juliette, continua Amélie, de Juliette qui, dit-on, s'est noyée ! — Ah ! quel coup ! vous me tuez ! »

Et la pauvre Latour, comprenant enfin ce dont il s'agissait, tomba évanouie sur un fauteuil ; tandis qu'au même instant entraient, Eugène portant Juliette dans ses bras, car c'était bien elle qui avait été sur le point de périr, et le bon oncle, succombant presque sous l'effet de son émotion.

« Sauvée ! dit Amélie en volant vers sa sœur. — Oui, mais n'ébranlez pas son

cerveau par vos cris, répond M. Laville, d'un ton froid et sévère ; elle revient presque de la tombe ! — C'était donc vrai ? — Parfaitement vrai que, pendant que vous vous désoliez à propos d'un chat, Juliette, qui, je l'espère, est à jamais guérie de sa désobéissance, courait sur la grève et était emportée par les vagues ; parfaitement vrai encore que, pendant que vous étiez occupée à vous trouver mal, Eugène arrivait haletant au bord de l'eau, fendait les flots à la poursuite de la jupe blanche de votre sœur, parvenait à l'atteindre après des efforts inouïs, et la ramenait au rivage presque complètement asphyxiée. — Courageux Eugène, dit Amélie avec une véritable émotion, laissez-moi baiser tes mains. — Bon ! qui n'en aurait fait autant ? dit le jeune homme. — Tu nages comme un phoque, c'est vrai, mon cher Eugène, reprit M. Laville, mais tu mérites nos louanges pour ta présence d'esprit et ton sang-froid ; ton cœur était, comme les nôtres, brisé de douleur ; je l'ai vu aux larmes qui mouillaient tes yeux ; mais tu as fait taire ton émotion, et à force de sensibilité, tu as pu paraître insensible et agir en homme quand tu n'es encore qu'un enfant. Viens dans mes bras, mon brave Eugène ; et vous, Juliette, rappelez-vous que vous lui devez la vie. »

Juliette, qu'on avait déposée sur une chaise longue auprès du feu, prit les mains de son frère, et répliqua d'un ton doux, qui contrastait avec sa vivacité habituelle :

« Je ne l'oublierai point, et je ne jouerai plus à courir avec les lames ; elles courent trop fort pour moi.

— Mon oncle, dit timidement Amélie, vous ne me dites rien, et votre regard sévère et glacé pèse sur moi comme le remords. — Que vous dirais-je ? Le malheur dont la Providence nous a sauvés aujourd'hui n'a pas besoin de commentaires. — Oh ! mon oncle, ce malheur m'a transformée ; seulement, aidez-moi à marcher sur vos traces, à me garder des sentiments



exagérés, pour être tout entière aux sentiments simples et vrais. — A la bonne heure, mon enfant, répondit le bon oncle, plus ému qu'il ne le voulait montrer ; parle ainsi, et tu trouveras toujours de l'écho dans mon cœur. — Dis donc, Amélie, demanda Juliette, tu ne me mettras plus au coin pour un chat ? — En tous cas, ma chérie, si je t'y mets, non pour une cause futile, mais sérieuse, je te promets que je t'y surveillerai. — Aïe ! s'écrie tout à coup Eugène, madame de Latour prends garde, qui fait la morte ; de l'eau, de l'eau glacée ; c'est le moyen de faire cesser les pâmoisons. — Comment ! qui parle d'eau glacée ? dit madame Latour d'un ton aigre, en se redressant subitement ; pour me donner un rhume, merci ! — La morte qui nous entendait ! dit tout bas Eugène à Amélie. — Grand Dieu ! fit la sensible Latour en apercevant Juliette ; que vois-je ? serait-ce

l'ombre de notre chère enfant ? — Par exemple, répliqua Juliette indignée, me prendre pour un revenant ! — Point de scènes ni de grands mots, je vous prie, madame, dit M. Laville assez sèchement ; la petite est faible et a besoin de n'être entourée que des siens. — D'ailleurs, ajoute Eugène en reconduisant madame Latour, qui se retirait enveloppée dans une dignité majestueuse, d'ailleurs, M. Miaou ou mademoiselle Mimi réclame un vésicatoire à la patte gauche. »

Lorsque la porte fut refermée sur cette femme incomprise et blessée à l'âme, comme elle disait plus tard, en rappelant ce fait, M. Laville s'agenouilla, et tous prièrent et bénirent le Seigneur, qui tient dans sa main la vie des enfants aussi bien que la fortune des empires !

M<sup>me</sup> ADAM BOISGONTIER.

## MÉLANCOLIE.

Chère à mon souvenir, jamais je ne t'oublie,  
Éternel sujet de mes pleurs !  
Sois toujours avec moi, douce mélancolie,  
Volupté des nobles douleurs !

Attachons notre esprit au malheur qui nous blesse,  
Qu'il suive chacun de nos pas :  
Soyons fiers de souffrir sans indigne faiblesse ;  
Souvenons-nous, n'oublions pas !

Éternel entretien de ma sainte pensée,  
Ange adoré que je perdis !  
Sur la terre un instant le ciel l'avait placée,  
Elle a revu le paradis !

Dans la divine erreur où parfois tu me plonges,  
Sommeil, baume délicieux !  
Je la vois sur le fond azuré de mes songes  
Qui m'ouvrent la porte des cieux.

Elle est plus belle encor ! C'est la beauté première  
Des jeunes vièrges du Jourdain,  
Quand l'ange du Thabor dorait de sa lumière  
Ces lis du céleste jardin !

MÉRY.

### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince français, fils d'une Italienne, qui se tourna contra la France, et devint son plus cruel ennemi ?

### LETTRE SUR LA MUSIQUE.

#### V.

Notre époque, qui nie le sentiment et ne reconnaît que la sensation, devait remplacer en musique, la tendresse par la vigueur, la grâce par l'habileté, l'émotion par le procédé ; il lui était donné, sinon d'accomplir, du moins de tenter, ce monstrueux tour de force, qui consistait à matérialiser le plus spiritualiste de tous les arts ; la réussite était impossible sans doute, mais la tentative a eu, tout au moins, ce résultat funeste, d'habituer nos organes à un abus de sons si extrême, à des combinaisons si compliquées, que l'esprit éperdu, ballotté, se heurtant à tous ces instruments qui luttent de fracas, est devenu presque incapable de goûter le vrai, quoique le faux ne puisse le satisfaire.

Les lettres précédentes ont essayé de signaler cet écueil ; celle-ci est destinée à compléter le catalogue qu'elles vous ont donné, en vous prévenant que les compositeurs sur lesquels l'on a attiré votre attention, ont écrit pour le piano et le violon, pour le piano, violon et violoncelle, des sonates et des trios, dont l'exécution est faite pour procurer les plus vives jouissances musicales ; les sonates et trios de Mozart sont dédaignés par le plus grand nombre des virtuoses de nos jours ; ce dédain est la sévère, la sincère critique, du

goût moderne ; l'on ne comprend plus que la simplicité est le produit non de la pauvreté, mais de la clarté des idées, et l'on oublie ou bien l'on ignore que, lorsque l'on sait ce que l'on veut dire, on l'énonce clairement ; il est vrai que ces sonates et trios ne peuvent ni étonner, ni faire briller ; les Italiens les nomment avec une justesse extrême *Musica di camera* ; cela est en effet de la musique de chambre, non de salon, gardez-vous de l'y introduire, gardez-vous de faire entendre ces compositions, dont l'exécution et l'audition demandent du recueillement, à des natures frivoles ou ignorantes ; si votre public est poli, s'il se tait, s'il écoute, vous l'ennuiez ; s'il est mal élevé, il ne se taira pas et vous ennuierez ; l'interprétation de ces œuvres, pour avoir quelque mérite, doit avoir lieu devant un auditoire sympathique, capable d'éprouver les émotions que le compositeur a voulu communiquer et de les reporter aux exécutants par une sorte de flux et de reflux magnétiques.

Tous les trios de Beethoven sans exception sont magnifiques ; si quelque préférence était possible, ce serait pour le grand trio, œuvre 97, pour ces trois délicieux frères jumeaux contenus dans l'œuvre 1<sup>re</sup>, pour celui en *ré* majeur ; il ne faut pas



manquer de signaler les sonates de Beethoven pour piano et violon, et, en tête, cette aimable sonate en *fa* majeur qui sera toujours bien venue et bien écoutée. F. Chopin a écrit un trio, un seul; mais quelle inquiétude passionnée, quel esprit, quelle grâce suave, quelle tristesse il contient, et aussi quelle férocité! le mot n'est pas trop fort pour les accords et la marche sauvage du finale qui forme un contraste si frappant avec la suavité féminine du scherzo et de son trio, avec les plaintes que soupire le violon durant l'adagio.

Hummel, Meyseder, Mendelsohn, ont laissé des trios agréables ou salutaires à connaître.

L'on ne saurait trop recommander un choix sévère dans toutes les œuvres desti-

nées à cultiver, à développer la connaissance du beau; tout se tient dans l'ordre moral et dans l'ordre intellectuel; l'on ne saurait faire une concession au mauvais goût, si mince qu'elle semble, sans qu'un fâcheux contre-coup se fasse sentir, soit dans l'esprit, soit dans le caractère; ne perdons jamais de vue, pour nous préserver de certaines tendances modernes, que le matérialisme c'est l'égoïsme, et si l'on s'avisait de trouver que ceci devient bien sérieux pour être dit à propos de *chansons*, nous répondrions que l'on a toujours reconnu une certaine puissance à la musique et nous ferions souvenir

Qu'elle a élevé les murs de Thèbes  
Et fait tomber ceux de Jéricho.

M<sup>me</sup> EMMELINE RAYMOND.

### Économie Domestique.

*Gigot à l'étouffée.* — Battez le gigot, coupez le manche, arrondissez la jointure avec les peaux, piquez de gros lardons. Faites un bon roux, placez-y le gigot, et quand il a pris couleur, couvrez-le d'eau bouillante ou de bouillon froid (que vous aurez préalablement dégraissé), ajoutez échalottes, thym, laurier, bouquet d'herbes, carottes coupées en tranches, citron également en tranches; couvrez hermétiquement et laissez cuire pendant quatre heures. Avant de servir, dégraissez et ajoutez à la sauce des câpres ou des cornichons.

*Crème au vin.* — Une pinte de vin rouge ou blanc, chauffé avec un quart de sucre, un jus de citron, deux cuillerées de rhum. Battez douze jaunes d'œufs, mêlez-y le vin, passez au tamis, remettez la crème au feu, battez-la au lieu de la tourner; au premier bouillon, ôtez-la du feu et versez dans les petits pots.

*Compote d'oranges.* — Partagez des oranges, ôtez-en les pépins, faites-les blanchir un moment dans l'eau bouillante, et versez-les sur un tamis. Faites un sirop

de sucre, trempez-y les oranges, mettez-les sur un compotier, et versez le sirop qui doit être blanc et épais.

*Manière de conserver les œufs, employée par les Chinois.* — Mettez dans une terrine dix livres d'eau de rivière et une livre de sel; lorsque le sel est bien fondu, remuez cette eau pour que le sel ne reste pas au fond; plongez dans cette eau des œufs nouvellement pondus; lorsqu'ils tombent au fond, ils sont suffisamment imprégnés de sel; retirez-les alors, laissez-les sécher et placez-les rangés dans des caisses que vous refermez avec soin. La seule difficulté consiste à bien proportionner la quantité de sel et d'eau qui forme cette saumure. (Une partie de sel sur dix d'eau.)

*Tablettes de limonade.* — Choisissez de beaux citrons bien sains et bien mûrs; coupez-les en deux pour en mieux exprimer le jus, passez ce jus à travers un linge propre; réduisez de beau sucre en poudre que vous délayez dans le jus de vos citrons jusqu'à ce que vous ayez obtenu une pâte très-épaisse; prenez un poëlon d'office ayant un bec, versez-y votre pâte, placez



le poëlon sur un feu doux jusqu'à ce qu'elle soit liquide, mais sans la laisser bouillir.

Vous avez replié les quatre côtés de plusieurs cartes à jouer, vous y faites couler le liquide qui est dans votre poëlon; lorsque vos tablettes sont refroidies, vous les détachez des cartes et vous les enveloppez de papier propre pour vous en servir en voyage.

*Moyen de replacer le fer d'un lacet qui se desserre.* — Il faut, avec une petite pince, écarter légèrement la partie la plus large du fer, rouler sur lui-même le bout du lacet, l'introduire au milieu du fer aussi avant que possible, poser le fer sur

un espace creux qui puisse le maintenir, et frapper dessus avec un marteau de manière à le replier sur le lacet, en tournant le fer de manière à l'arrondir.

*Manière d'introduire des verres dans leurs orbites.* — Si vos lunettes sont de corne ou d'écaïlle, vous les posez dans une coupe pleine d'eau chaude; la corne ou l'écaïlle se dilate; alors vous les retirez, et vous introduisez facilement les verres dans leurs orbites; puis ces orbites se rétrécissent par le refroidissement et serrent fortement les verres, ce qui les empêche de tomber.

## CORRESPONDANCE.

Tu le vois, nous voici aux dernières pages du Journal, et à la vue de nos grandes planches de patrons et de travaux, qui me restent à t'expliquer, je dois me borner à ne t'envoyer que quelques indications des modes de printemps.

D'abord, tu sauras que les corsages à basques resteront de mode; cela m'a d'autant plus charmée, que les basques sont permises dans les toilettes de jeunes personnes, et qu'on peut y adapter tous les genres d'ornements, sans s'écarter de la simplicité qui doit présider à toutes nos toilettes; ainsi, avec une jupe d'alpaga, ou même de batiste écrue unie, on pourra porter un corsage dont les basques seront, ou ornées de soutaches, ou entourées de petits galons, ou plus ou moins richement brodées. Le même genre d'ornements se retrouvera au bas des manches et sur le devant du corsage. Ce sera un travail très-varié, très-amusant, et qui ne nous entrainera ni à trop de dépenses, ni à trop de perte de temps. J'ai vu deux de mes amies, deux sœurs, qui avaient des robes de ce genre en taffetas gros bleu, avec les basques entourées d'une guirlande de marguerites, brodées en soie de diverses nuances de bleu; le chapeau de paille orné d'un bouquet de bluets, et sur les épaules un mantelet en taffetas noir froncé et garni de rubans ruchés à la vieille. Le gros bleu est la couleur à la mode, et les petits mantelets en taffetas noir froncé seront très-nombreux; on les rendra plus ou moins élégants, selon leurs garnitures qui peuvent se varier à l'infini.

Il y a aussi une mode charmante et très-

agréable pour nous, parce que nous pouvons la reproduire nous-mêmes; c'est celle des dessins grecs exécutés en galons de laine ou de soie, en petits velours, ou en broderies de toutes couleurs. J'ai vu de ces grecques placées dans la séparation de trois remplis montant jusqu'à moitié du jupon; j'en ai vu d'autres aussi, très-hautes, prenant au-dessus de l'ourlet et montant jusqu'aux genoux; ces grecques étaient formées par un galon de cinq centimètres de largeur, encadré de chaque côté par un galon de deux centimètres de largeur. Cette garniture, en nuance verte sur une robe gris-perle, m'a paru très-jolie; je l'indique parce qu'elle est facile à exécuter, peu dispendieuse, et puis, parce que pour les robes d'été on exécutera ce genre de garnitures en petits lacets sur des robes d'organdi blanc, rose ou bleu.

J'ai remarqué encore plusieurs très-jeunes filles qui s'étaient permis des volants... mais c'étaient de tout petits volants placés quatre par quatre, et laissant entre eux à peu près six centimètres de distance. Ces quatre volants, très-rapprochés, formaient ainsi comme trois ruches au bas de la jupe.

Quant aux manches, la forme pagode a complètement fait place aux manches bouillonnées fermées au poignet, et plus ou moins ornées de broderies. Les cols sont décidément très-grands et forment des pointes qui descendent jusqu'à l'épaule. C'est un genre qui va donner un grand essor et une grande latitude à la broderie. Toutefois, on voit aussi beaucoup de guimpes n'ayant qu'une ruche de tulle ou de petite



dentelle autour du col; quelques-unes de ces guimpes sont ouvertes en cœur sur la poitrine et également garnies d'une petite ruche.

Mais, ne nous laissons pas aller plus longuement à ces indications de modes, et occupons-nous de notre planche :

N° 1 Col au feston, ou plumetis et œillets.

N° 2 Coin de mouchoir, plumetis, point de plumes, point d'armes, et œillets ou pois; faisant des œillets, on pourrait les broder au feston, c'est un peu plus vite fait.

N° 3 Ecusson avec les initiales E. E.; plumetis, et festons; jours dans les feuilles.

N° 4 Garniture, broderie anglaise; feston feuille de rose.

N° 5 Grande garniture à œillets chinois pouvant servir pour bas de jupon, volants de robes, garniture de mantelets et de châles.

N° 6 S. H. enlacés, plumetis ou feston.

N° 7 Herminie, œillets et plumetis.

N° 8 Encore un autre nom : Colette, œillets et cordonnet.

N° 9 Entre-deux, plumetis fin et jours; il peut être employé pour manches, pour devants de robes d'enfants, alterné avec d'autres entre-deux de valenciennes ou avec des bandes de petits plis.

Le n° 10 va te fournir le moyen d'employer tous tes petits morceaux d'étoffes de soie, n'importe leur couleur et leur qualité. Avec un peu de goût, ce dont je ne m'inquiète pas, quand je m'adresse à toi, et un peu d'attention, tu finiras par faire de très-jolis dessins de mosaïque; c'est ce qui en Angleterre s'appelle du *patch-work*. On fait ainsi des couvre-pieds, des coussins, des tapis de table. J'ai vu également un *voltaire* et une chauffeuse qui étaient charmants de goût et d'originalité. Tu feras couper des morceaux de fer-blanc selon la forme du dessin que tu veux faire; choisissons par exemple celui du n° 10. Sur ces patrons en fer-blanc, tu en couperas d'autres en carton très-mince; ils doivent être pareils l'un à l'autre; sur ces cartons, tu coupes enfin des morceaux d'étoffes, les laissant dépasser d'un centimètre tout autour; cette étoffe qui dépasse, tu la replies sur le carton que tu ne piques pas, c'est seulement pour en prendre la forme très-exactement; ensuite tu joins à l'aide d'un surjet tous les morceaux les uns aux autres; ceux-ci une fois joints, tu retires ton carton, qui te sert pour faire les autres jusqu'à ce qu'il soit déformé, alors on le remplace. Les n°s 1, 2 et 3 de ce dessin te donnent des modèles dont l'effet est très-gracieux: tu pourrais, si tu trouves ce dessin un peu minutieux par sa petitesse, faire couper tes morceaux de fer-blanc dans des proportions plus grandes. Ta mosaïque sera charmante en faisant le n° 1 grenat, gris et

blanc; le n° 2 violet, vert et chamois, et le n° 3 en velours noir.

On peut faire dans le même genre, des stores d'un effet charmant; seulement pour cacher les petites coutures des différents morceaux de la mosaïque, il faut doubler l'envers du store d'une très-légère marceline blanche.

Le n° 11 te montre l'effet du coussin terminé.

Le n° 12 est une *pelote duchesse* qui se fait ou au crochet guipure, ou au filet. Je vais te donner l'explication des deux, pour être sûr de rencontrer ton goût. Parlons d'abord du crochet; il faut pour le dessus de la pelote faire un rond qui a 18 centimètres de diamètre. Tu commenceras le 1<sup>er</sup> tour par 8 mailles simples, réunies la 8<sup>me</sup> dans la 1<sup>re</sup>.

2<sup>me</sup> tour — 9 mailles simples, 1 maille double dans la maille suivante, 11 mailles simples, 3 mailles doubles; en prenant la 1<sup>re</sup> sur la 7<sup>me</sup> maille des 11 mailles qui viennent d'être exécutées, 1 maille double dans la même maille double qui suit les 9 mailles simples, continue le tour en reprenant les 9 mailles simples; arrête le fil à la fin de ce tour.

3<sup>me</sup> tour — Une maille double dans la 1<sup>re</sup> maille des 6 mailles simples qui forment la boucle; au-dessus des 5 mailles doubles (5 mailles simples, 1 maille double dans la maille suivante, répète cinq fois), 3 mailles simples; recommence le même travail sur la boucle suivante en commençant de même par une maille double.

4<sup>me</sup> tour — Une barrette au milieu des 3 mailles simples; 13 mailles simples; 1 barrette au milieu des 3 mailles suivantes; 13 mailles simples.

5<sup>me</sup> tour — 11 mailles doubles en prenant la 1<sup>re</sup> sur la 2<sup>me</sup> maille des 13 mailles simples; 10 mailles simples, 4 mailles doubles en prenant la 1<sup>re</sup> sur la 7<sup>me</sup> des 10 mailles simples, 11 mailles doubles en prenant la 1<sup>re</sup> sur la 2<sup>me</sup> maille des 13 mailles simples.

6<sup>me</sup> tour — Exécute comme au 2<sup>me</sup> tour 5 boucles de 5 mailles simples autour de la tige, 5 mailles simples, 1 maille double au milieu des 11 mailles doubles (15 mailles simples, 2 mailles doubles en prenant la 1<sup>re</sup> sur la 14<sup>me</sup> maille simple, 2 barrettes, 2 barrettes doubles, 2 barrettes, 2 mailles doubles), 10 mailles simples, 2 mailles doubles en prenant la 1<sup>re</sup> sur la 9<sup>me</sup> maille simple, 2 barrettes, 2 barrettes doubles, 2 barrettes, 2 mailles doubles en réunissant la dernière avec la dernière maille double de la feuille précédente, 10 mailles simples; continue de la même manière que pour les deux autres feuilles; réunis également la dernière maille double avec les 2 autres,



4 mailles doubles sur les 4 mailles simples qui doivent être restées pour former la tige, 1 maille double au milieu des 11 mailles doubles, c'est-à-dire réunis avec celle qui est déjà faite, 5 mailles simples, 5 boucles de 5 mailles simples autour de la tige suivante.

7<sup>me</sup> tour — 1 maille double sur la boucle du milieu des 5 boucles précédentes, 3 mailles simples, 1 maille double à l'extrémité de la feuille suivante, 7 mailles simples, 1 maille double à l'extrémité de la feuille suivante, 7 mailles simples, 1 maille double à l'extrémité de la feuille suivante, 3 mailles simples, 1 maille double sur la boucle du milieu des 5 boucles précédentes.

8<sup>me</sup> tour — Une maille double au-dessus de la 1<sup>re</sup> maille du 7<sup>me</sup> tour, 16 mailles simples, 1 maille double sur la 10<sup>me</sup> maille simple, ce qui forme 1 boucle de 6 mailles simples; 3 boucles de 6 mailles simples sur cette même boucle, et autour de chacune de ces boucles, exécute 5 boucles de 5 mailles simples, 4 mailles doubles sur les 4 mailles simples suivantes, 11 mailles simples; exécute une feuille semblable à la 1<sup>re</sup>, réunis aussi la dernière maille double de la tige avec la dernière de la tige précédente, 11 mailles simples; recommence encore une feuille semblable, et continue par des mailles doubles jusqu'à la 1<sup>re</sup> maille double de ce même tour, continue par des mailles doubles jusqu'à la boucle suivante. La garniture se fait de la même manière; seulement au lieu de commencer le 1<sup>er</sup> tour par 8 mailles, il te faut monter un nombre de mailles simples qui puissent te donner une circonférence de 60 centimètres, tu n'auras plus alors qu'à suivre cette première description. Si tu donnais la préférence au filet carré tel qu'il est indiqué au n° 12, et que tu voulusses le broder en reprise, tu n'aurais qu'à le bâtir sur une toile cirée comme tu fais pour ta broderie; tu choisiras un dessin qui se trouverait dans les proportions déjà données pour le crochet; ta dentelle faisant garniture serait haute de 4 centimètres et large également de 60 centimètres. Pour monter l'une ou l'autre de ces pelotes-duchesse, il faut acheter chez M<sup>me</sup> Marie Soudan, magasin aux cent mille merveilles, une petite carcasse, n° 40; si un trop grand éloignement t'empêche de te procurer cette carcasse, il ne te sera pas difficile de la faire toi-même. Il faut pour cela couper 2 ronds de calicot de 13 centimètres de diamètre, cousus tous les deux à une bande de 8 centimètres de hauteur; dans le fond, on place un carton très-épais qui donne du soutien à la monture. Cette enveloppe de calicot se remplit de son; il faut en faire entrer autant que possible, afin de rendre la pelote extrêmement dure, sans cela elle ne serait pas gracieuse; le haut doit être

très-bombé. Ce calicot est ensuite recouvert de satin ou de marceline de couleur claire (j'en ai cependant vu au filet en cordonnet de soie grise, doublées de vert, et qui étaient aussi fort jolies); le rond au crochet ou au filet se place dessus, on le fixe tout autour; en dessous on pose une ruche double de ruban de satin n° 9 (il en faut 1 mètre 60 centimètres); la dentelle faisant garniture s'applique sur cette ruche, on cache le point à l'aide d'une autre petite ruche faite avec un ruban de satin n° 3; 3 nœuds à bouts très-courts sont placés en dessus, et sont faits avec le ruban de la grande ruche. Ce genre de pelote s'exécute aussi en velours, brodé en soutache ou or, ou de couleur, — et puis encore en mousseline brodée au plumetis, — d'autres enfin en broderie anglaise.

Le n° 13 est un petit ouvrage nouveau; c'est une *bobèche-girandole* qui ne craint pas la maladresse de ceux qui la touchent; mais si elle n'est pas aussi fragile que l'antique bobèche de cristal, elle n'a pas comme celle-ci l'avantage de reprendre aussi facilement toute sa pureté et tout son lustre. Coupe premièrement 2 cartons ronds de 8 centimètres de diamètre, c'est ce qui constitue la bobèche; laisse au milieu une ouverture ronde juste assez grande pour laisser passer une bougie, recouvre ce carton de laine de dix fils et ombrée. Maintenant pour faire les girandoles qui sont au nombre de cinq, il faut avoir un moule de bois diminué du bas, et ayant deux branches (*A la Religieuse*, ce moule coûte 1 fr.); ces deux branches se placent entre le pouce et l'index; tu prends ensuite de la laine pareille à celle dont tu t'es servie pour le rond, et tu la passes de l'une à l'autre branche; avant cela tu auras placé dans le bas du moule du fil très-fort, et chaque fois que tu passes la laine dans les branches, il faut la retenir par un nœud fait avec ce fil, que tu as soin de laisser un peu long; ta girandole finie, tu la fixes au rond de la bobèche; la longueur est de 13 centimètres. Il est inutile de te dire que cette bobèche de laine n'empêche pas d'en placer une en cristal simple au-dessus, car la bougie, qui n'est plus la bougie d'autrefois, l'aurait bien vite abîmée. J'espère que tu m'as comprise; cet ouvrage, quoique très-facile à exécuter, offre cependant quelques difficultés comme explication. Ici finit la petite édition.

Le n° 14 est un dessin pour châle de mousseline, plumetis riche, mélangé de jours; si l'on fait ce dessin sur un carré, il faut au milieu tourner le dessin pour faire la broderie du côté opposé, afin que les pointes tombant l'une sur l'autre se trouvent toutes les deux à l'endroit.

N° 15 Ecusson avec les lettres E. D.; plu-



metis, jours, œillets et points d'échelle.

N° 16 Passe d'un bonnet à dessin chèvre-feuille; il doit se faire au plumetis. Quant à la forme, je te la garantis.

N° 17 Rond du même bonnet; il doit être coupé en biais.

N° 18 Petite garniture assortie; pour le devant et le bavolet, il en faut 2 mètres 50 centimètres.

N° 19 T. B., plumetis et œillets ou pois.

N° 20 C. D. enlacées, plumetis ou festons.

N° 21 N. B., plumetis et œillets.

N° 22 Odoïska.

N° 23 Pièce d'un manteau de baptême. Ce petit manteau ou pelisse se fait en cachemire ou cachemire d'Ecosse blanc: on le garnit ou de galons posés à plat sur plusieurs rangs, ou de rubans ruchés, ce qui est plus nouveau; on les brode aussi en galons larges d'un doigt, et soutache; et, comme grande élégance, on peut entourer ce manteau d'une haute broderie au passé; mais j'avoue que le temps et la patience qu'il faut employer à cet ouvrage ne sont pas récompensés par la satisfaction qu'il donne, car le blanc craint tellement qu'on ne peut le conserver longtemps dans sa fraîcheur, ce qui pourtant est son plus grand mérite. Ce manteau a 1 mètre 25 centimètres de long, sur 2 mètres 50 centimètres de large.

Le n° 24 est un capuchon dont la forme toute nouvelle m'a paru devoir aller très-bien; il faut rapprocher les deux extrémités selon les mêmes lettres; le trait formant courbe doit être froncé, de manière à ce que toutes les fronces soient comprises dans l'espace laissé par la jonction des lettres A et B; autour du col, il faudra de chaque côté, faire la pince désignée sur la planche, la coulisse serrera le capuchon à volonté.

N° 25 est une petite pélerine pour ce même manteau; car ne sachant pas par ta demande lequel des deux genres tu désires, j'ai préféré l'envoyer ces deux patrons. Au reste, certaines personnes mettent ensemble capuchon et pélerine. Elle doit être droit-fil, et sera garnie comme le reste du manteau.

Le n° 26 est la manche qui peut être adaptée à toutes les formes. Je te dirai avant de finir cette description de manteau que j'ai vu dernièrement chez une de nos grandes lingères ce que l'on appelle une *promeneuse*. Cette promeneuse aurait la prétention de remplacer la pelisse ou manteau, ce que je crois bien difficile, pour le moment du moins; un enfant là dedans est si facile à porter, tandis qu'autrement c'est une vraie étude et souvent couronnée de peu de succès. Figure-toi donc un grand carré de mousseline de 1 mètre 25 centimètres, ou de cachemire si l'on veut que ce

soit plus chaud; ce carré est brodé ou orné selon l'élégance qu'on veut lui donner; on le double de soie blanche, mais le plus souvent de couleur claire; il est entouré de ruban de la nuance de la doublure, ayant un nœud aux quatre coins. L'enfant est enveloppé dedans et appuyé ensuite sur le petit oreiller, dont on se sert depuis que nous avons adopté le système anglais. Cette invention est en effet coquette et élégante; je la crois peu admissible, mais tu sais que je me suis promis de tout te signaler.

Le n° 27 Ecusson avec E. V., plumetis.

N° 28 A. M. enlacées, plumetis.

N° 29 Maria, plumetis et œillets.

N° 30 Ecusson avec J. V., plumetis et œillets ou pois.

N° 31 Ecusson E. G., plumetis et feston feuille de rose.

N° 32 Anaïs, plumetis ou feston.

N° 33 E. R., plumetis ou feston.

N° 34 Julie, plumetis ou feston.

N° 35 Ida, plumetis et œillets ou pois.

N° 36 Edouard, plumetis.

N° 37 Ecusson S. V., plumetis et feston feuille de rose.

N° 38 Ecusson entouré de myosotis. Notre charmante abonnée doit connaître la signification de ces jolies petites fleurs; je les charge donc de réclamer pour moi auprès de celle qui doit les faire.

N° 39 Euphrasie, plumetis simple ou feston.

N° 40 Ecusson S. N., plumetis et festons feuilles de rose.

N° 41 Céline, plumetis et point d'armes.

N° 42 Sophie, pois ou broderie anglaise.

N° 43 Espérance.

Avant de te dire adieu, je dois répondre à ta dernière question: Que peut-on faire pour utiliser tous les petits bouts de laine qui restent après un grand travail de tapisserie? Tu peux faire un charmant devant de feu ou descente de lit; tu n'as pour cela qu'à enfouir dans de la mousse une masse de marguerites de toutes les couleurs, c'est du plus joli effet; l'encadrement de ces foyers se fait tout en mousse, et dans le milieu, en forme de carré long, on groupe les fleurs le plus gracieusement possible.

Voilà, ma petite économe, un ouvrage facile à exécuter, et qui, tout en te débarrassant de tes vieilles laines, te fournira une jolie fantaisie d'appartement. J'en aurais encore bien d'autres à te donner; mais le temps et surtout l'espace me manquent, il faut donc que je dise à ma plume de s'arrêter, non cependant sans te serrer la main tendrement.

— Description de la gravure de modes. —

La jeune fille porte une robe de popeline brochée ornée de velours.

Chemisette suisse; des velours sont aussi mélangés à ses cheveux.

La robe de la jeune femme assise à ses côtés est en taffetas d'Italie, au-dessus de chaque volant de dentelle on a placé une ruche également en taffetas.

Bonnet-coiffure en blonde orné de fleurs et de velours à pois.

*Explication du Rébus de mars.* — Sancho, dont les rêves se sont réalisés, est devenu le riche Pansa; — 1854 ou l'an qui vient; le pauvre — une fenêtre d'atelier ou un haut jour, — un enfant qui reçoit un présent. Lis tous les mots soulignés et tu diras : Le riche pense à l'an qui vient, le pauvre au jour présent.

E. E.

### MOSAIQUE.

Toutes les fois qu'un homme se met, suivant ses forces, en rapport avec le Créateur, et qu'il produit une institution quelconque au nom de la Divinité, quelle que soit sa faiblesse individuelle, son ignorance, sa pauvreté, l'obscurité de sa naissance, en un mot, son dénûment absolu de tous les moyens humains, il produit des œuvres dont la force et la durée étonnent la raison.

DE MAISTRE.

Faire de son devoir son mérite par rap-

port à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même et son honneur par rapport au monde, voilà en quoi consiste la vraie vertu de l'homme et la solide dévotion du chrétien.

BOURDALOUE.

Pour ne point sacrifier à l'avarice, il faut se résoudre une fois à ne pas craindre la pauvreté, à n'avoir point d'empressement pour le nécessaire.

BOSSUET.

### RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de Mme V<sup>e</sup> Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.